

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 20 Juillet à 1 heure

PAR

Georges LACHAUX

Interne des Asiles d'Aliénés de la Seine
Ancien Interne des Hôpitaux de Marseille
Lauréat de la Société Médico-Psychologique
(Prix Esquirol, 1893)

né à Marseille le 29 Décembre 1867

DE LA

DISSIMULATION DES IDÉES DE GRANDEUR

DANS LE

DÉLIRE CHRONIQUE

à évolution systématique

Président : M. BOUCHARD, professeur.

*Juges : MM. { DIEULAFOY, professeur,
 { CHANTEMESSE ET CHARRIN, agrégés.*

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 20 Juillet à 1 heure

PAR

Georges LACHAUX

Interne des Asiles d'Aliénés de la Seine

Ancien Interne des Hôpitaux de Marseille

Lauréat de la Société Médico-Psychologique

(Prix Esquirol, 1893)

né à Marseille le 29 Décembre 1867

DE LA

DISSIMULATION DES IDÉES DE GRANDEUR

DANS LE

DÉLIRE CHRONIQUE

à évolution systématique

Président : M. BOUCHARD, professeur.

*Juges : MM. { DIEULAFOY, professeur,
 { CHANTEMESSE ET CHARRIN, agrégés.*

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale.	{ DEBOVE.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE.
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils.	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	TERRIER
Thérapeutique et matière médicale	POUCHET.
Hygiène	HAYEM.
Médecine légale	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	LABOULBENE.
	STRAUS.
Clinique médicale	{ G. SÉE.
	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ N...
Clinique des maladies des enfants.	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	N.
Clinique des maladies nerveuses.	CHARCOT.
	LE FORT.
Clinique chirurgicale.	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
	TILLIAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des voies urinaires.	GUYON.
Cliniques d'accouchements	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires.

MM. SAPPEY, PAJOT, REGNAULD et VERNEUIL.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ALBARRAN.	DELBET.	MARFAN.	RETTERER.
ANDRE.	FAUCONNIER.	MARIE.	RICARD.
BALLET.	GAUCHER.	MAYGRIER.	ROGER.
BAR.	GILBERT.	MENETRIER.	SCHWARTZ.
BRISSAUD.	GLEY.	NELATON.	SEBILEAU.
BRUN.	HEIM.	NETTER.	TUFFIER.
CHANTEMESSE	JALAGUIER.	POIRIER, chef des	VARNIER.
CHARRIN.	LEJARS.	travaux anatomiques	VILLEJEAN.
CHAUFFARD.	LETULLE.	QUÉNU.	WEISS.
D. JERINE.			

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Les discussions sur le délire chronique, à la Société médico-psychologique pendant les années 1887-88, en permettant de connaître les opinions des aliénistes les plus distingués, et les travaux de notre excellent maître M. le D^r Magnan, en montrant l'évolution clinique de cette maladie, ont suffisamment fait le jour sur cette affection.

Nous ne voulons point aujourd'hui rouvrir les débats.

Il est un point dans l'évolution du délire chronique qu'il nous a paru intéressant d'étudier. L'appréciation de la fréquence des idées de grandeur, à la suite du délire des persécutions semblait diviser en deux camps les membres de la Société.

Les partisans du délire chronique estimaient en effet que tout malade ayant passé d'abord par une période d'incubation, « où troublé, inquiet, concentré sur lui-même il aborde après des hésitations plus ou moins longues les interprétations délirantes », puis par une deuxième période où le délire des persécutions s'organise, le malade, disons-nous, devait aboutir à une période de mégalomanie avec modification de la personnalité pour arriver à la démence.

Pour d'autres au contraire la transformation des idées de persécution en idées de grandeur, loin de constituer la règle, formait l'exception. Le persécuté pouvait rester toute sa vie persécuté sans jamais présenter de mégalomanie. La démence ne survenait point.

Entre ces deux opinions extrêmes, se plaçaient une foule d'intermédiaires.

A la même époque (mai 1887) M. Briand signalait aux membres de la société un fait jusque là peu étudié. Il montrait la difficulté que l'on rencontre souvent à faire avouer à des délirants chroniques leurs idées ambitieuses, qu'ils cachent avec soin. MM. Falret, Garnier, Douthé, Marandon de Montyel, insistaient à leur tour sur la dissimulation fréquente de la mégalomanie.

N'était-ce point dans ce fait que l'on devait rechercher les causes de la divergence des opinions ?

Le persécuté ne confie qu'avec peine à son entourage, à ses amis, à son médecin, le sujet de ses préoccupations, et la réticence fréquente de ces malades est un fait aujourd'hui bien établi.

N'en était-il pas de même chez eux, alors que connaissant la raison de leurs malheurs, une naissance illustre, une fortune considérable, une vie pleine d'honneur, ils cessent de se préoccuper de leurs persécutions ? N'est-il pas permis de supposer que ces malades, doués d'une vigueur intellectuelle encore suffisante, subissant depuis longtemps sans pouvoir s'y habituer les sourires sceptiques de leur entourage lorsqu'ils racontaient leurs misères, peut-être encore insuffisamment convaincus et doutant eux-mêmes de leur nouvelle situation sociale, sachant que c'est à cause de ces idées émises une fois devant le médecin qu'on les maintient internés, n'est-il pas admissible, disons-nous, que ces malades dissimulent et gardent au plus profond de leur cœur le secret qu'ils ont enfin découvert ?

C'est à cette recherche de la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique, que nous nous sommes livré, persuadé qu'il était d'une réelle importance pour l'alié-

niste de dépister ce délire tant au point de vue du diagnostic exact de l'affection, qu'au point de vue du pronostic, celle-ci ayant, comme l'indique fort bien la dénomination proposée par M. Garnier (*psychose systématique progressive*) une évolution bien déterminée.

Cette dissimulation nous permet en outre de juger de la vigueur intellectuelle du sujet.

Il nous paraît certain (et nous essaierons de le démontrer) qu'un individu cachant ses idées de grandeur, ne les laissant échapper que par surprise, pour ainsi dire, est encore loin de la démence, de la dissociation des idées délirantes.

Le paralytique général millionnaire, l'imbécile vaniteux, le dégénéré grand seigneur, chez lesquels le niveau intellectuel n'est pas comparable à celui du délirant chronique, sont-ils réticents ? Ne tiennent-ils pas au contraire à dire à tout venant leur fortune, leur force, leur puissance ?

Il était en outre intéressant d'étudier par quels procédés on peut arriver à dépister la dissimulation.

Dans quelques cas, en effet, pouvait se poser la question de la mise en liberté ou tout au contraire de l'internement du malade. Aussi les diverses raisons que nous venons d'énoncer nous engagent-elles à adopter le plan d'études suivant.

Nous passerons rapidement en revue les différentes phases de la question en essayant d'en déduire les idées admises aujourd'hui par la majorité des aliénistes. Nous verrons par quelle opération intellectuelle les idées de grandeur se développent dans le délire chronique et sous l'influence de quelle conception délirante les malades les dissimulent.

Ensuite nous passerons à l'étude plus importante des symptômes.

Comment se manifeste le délire mégalomaniac ? Comment le malade le dissimule-t-il ? Puis nous verrons quels

sont les moyens dont peut disposer l'aliéniste pour reconnaître l'existence de ce délire.

Il nous restera encore à dire quelques mots des rapports constants, selon nous, qui existent entre la dissimulation de la mégalomanie et la vigueur intellectuelle du malade, et à montrer par quelques observations les applications médico-légales de notre étude.

Toutes les observations que nous publions sont personnelles. Nous les avons recueillies dans le riche service de M. le D^r Briand, à l'Asile de Villejuif.

Qu'il nous soit permis, avant de commencer ce travail, de rendre un public hommage de reconnaissance à tous ceux qui, dans le cours de nos études médicales, ont bien voulu encourager nos efforts. Nous tenons à remercier tout d'abord ceux qui furent nos premiers maîtres à Marseille : MM. les docteurs Chapplain, Combalat, Magail, Villeneuve, Laget et Villard, professeurs à l'Ecole de Médecine et MM. Poucel, Nicolas, Coste, Trastour, Fioupe, Bénét, Lauzet, Gamel et Boy-Teissier, médecins et chirurgiens des hôpitaux, pour la bienveillance avec laquelle ils nous ont guidé dans l'étude si délicate des sciences médicales.

Nous prions en particulier M. le professeur Fallot et M. le D^r Léon d'Astros, médecins des hôpitaux de Marseille, d'agréer l'assurance de notre vive gratitude ; nous ne saurions oublier les relations d'intimité respectueuses que nous avons entretenues avec eux durant nos études et qui sont le charme et le profit de notre internat.

Nous sommes heureux de pouvoir dire une fois de plus à M. le D^r Rey, médecin en chef de l'asile des aliénés de Marseille, qui nous a initié à l'étude de l'aliénation, combien nous lui sommes reconnaissant de ses précieux avis.

Nous n'ignorons pas que, si cette étude offre quelque intérêt, elle le devra à notre cher Maître M. le Dr Briand, médecin en chef de l'asile de Villejuif; nous ne saurions assez l'assurer de toute notre reconnaissance pour l'extrême bienveillance qu'il n'a cessé de nous témoigner et en particulier pour nous avoir fourni les moyens de mener notre thèse à bonne fin.

M. le Dr Magnan, membre de l'Académie de médecine, médecin de l'Asile clinique dont nous sommes aujourd'hui l'interne, a bien voulu nous continuer la bienveillance qu'il montre envers tous ceux qui l'approchent. Préparé par une année d'internat à Villejuif à profiter de cet enseignement, nous en avons bénéficié dans de si larges conditions que nous ne saurions l'oublier. Cette étude n'est d'ailleurs que le reflet de l'école de l'Admission, qui compte aujourd'hui un élève de plus.

Que M. le professeur Bouchard, membre de l'Institut, veuille bien agréer l'hommage de notre profonde reconnaissance pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de cette thèse.

CHAPITRE PREMIER

Historique

Il nous paraît superflu de faire ici un long exposé de l'histoire du délire des persécutions et des idées de grandeur : nous nous bornerons à examiner les principaux jours sous lesquels on a envisagé ces deux délires, en essayant surtout de montrer les rapports que la majorité des aliénistes établissent entre ces manifestations délirantes.

C'est dans l'excellent article de M. le Dr Ritti (1) et dans la monographie de MM. Magnan et Sérieux (2) que nous avons recueilli la plupart de ces documents. Nous leur ferons de nombreux emprunts dans le cours de cet historique.

Lasègue le premier (3) dans sa monographie du délire des persécutions en fait une entité morbide bien définie. Par sa description restée classique, il détache ce délire partiel systématisé des cas nombreux et disparates que Pinel englobait sous le nom de mélancolie et qu'Esquirol, fidèle aux tradi-

(1) RITTI. *Dict. encyclopédique des Sciences médicales*. Art. Persécutions.

(2) MAGNAN et SÉRIEUX. *Délire chronique*, Paris, 1892.

(3) LASÈGUE. *Archives générales de médecine*. Du délire des persécutions, 1852.

tions de son maître étudiait sous le nom de lypémanie. Il montre que l'on peut observer les idées de persécution dans la plupart des maladies mentales mais « isolées et accessoires », dans les délires alcoolique et toxique, la manie, la démence sénile, l'imbécillité et la débilité mentale. Dans certains cas au contraire, les idées de persécution dominent la scène et impriment un cachet spécial à la maladie. Il propose de désigner les cas qu'il étudie sous le nom de « *délire des persécutions*. Mais, au lieu d'en étudier la marche, la période d'incubation et celle de déclin ou de transformation, il se borne à étudier le délire à la *période de floraison*. S'il eut pu suivre les malades dont il publie les observations, il aurait vu que tandis que quelques-uns s'améliorent et guérissent, d'autres au contraire ont une évolution chronique, de persécutés deviennent ambitieux, puis déments. La période d'état est soigneusement étudiée, la systématisation des idées délirantes, les hallucinations de l'ouïe, les troubles de la sensibilité générale, le choix du persécuteur ou des groupes de persécuteurs, tout est vu par l'habile clinicien. Aussi Lasègue pouvait-il dire à la fin de son étude sans crainte d'être contredit :

« Il existe une forme spéciale de délire partiel à laquelle je donne, *faute d'un meilleur terme*, le nom de *délire des persécutions* qui se reproduit avec des caractères assez constants pour constituer une espèce pathologique parmi les aliénations mentales ».

Ce n'est point à dire qu'avant Lasègue, le délire des persécutions n'ait point été étudié.

Au siècle dernier, Boerhaave, Kant l'avaient entrevu.

Pinel classait ces persécutés parmi les mélancoliques dans lesquels d'ailleurs il faisait entrer tous les délires partiels.

Esquirol crée les monomanies, mais, esclave de la classifi-

cation qu'il propose, il laisse épars les délires de persécution ; c'est ainsi que, comme le fait remarquer M. Ritti, nous trouvons des faits de délire de persécution et dans le chapitre sur les hallucinations et dans celui sur la lypémanie et dans le mémoire sur la monomanie ; dans le premier parce que ce sont des hallucinés, dans le second parce que ce sont des malades tristes, dans le troisième parce que ce sont des êtres dominés par le sentiment de l'orgueil.

C'est dans ces observations que l'on trouve cité le fait d'un nommé L... qui hypocondriaque d'abord, puis lypémaniaque, craignant le poison devient monomaniaque. Il se dit fils de Louis XVI, aussitôt après la lecture d'un journal. Peut-on trouver un schéma plus net de ce que M. Magnan longtemps après devait désigner sous le nom de *délire chronique* et M. Garnier sous celui de *Psychose systématique progressive*.

Guislain peu de temps avant Lasègue (1852) distrait du groupe de la mélancolie admis par Pinel et Esquirol le *délire accusateur* ou *monodélire accusateur* qui n'est autre chose que notre délire de persécutions, « Le malade est en butte à la malveillance... on trame contre lui des complots, des conspirations... on lui en veut ; des influences malignes sont dirigées contre lui, c'est l'électricité, c'est le magnétisme. »

Morel, aussi bien dans ses Etudes cliniques que dans son traité des maladies mentales, divise la folie hypocondriaque (folie déterminée par la transformation de certaines névroses) en hypocondrie simple, délire de persécution et délire des grandeurs, Il croit qu'une phase hypocondriaque précède fatalement le délire de persécution, qui n'est en dernière analyse que la transformation de l'hypocondrie névrose.

Marcé(1) range le délire de persécution dans les monomanies,

(1) MARCÉ. *Traité des maladies mentales*, 1862

Dagonet (1) dans la lypémanie dont il constituerait une variété.

Depuis cette époque le délire de persécution a été encore l'objet d'un grand nombre de travaux, qu'il nous semble plus utile d'étudier, lorsque nous aurons dit quelques mots de l'historique des idées de grandeur.

Quels sont les rapports des idées de grandeur, et des idées de persécution ? La mégalomanie se montre-t-elle souvent dans le cours du délire des persécutions ?

Pinel cite l'observation d'un malade qui, confié à ses soins depuis 12 années (2) et déjà avancé en âge, n'a déliré pendant les 8 premières que sur l'idée chimérique d'un prétendu empoisonnement dont il se croyait menacé... Il n'osait manger que les aliments pris à la dérobée dans la cuisine. Vers la huitième année de la réclusion, son délire primitif a changé de caractère ; il a cru d'abord être devenu le plus grand des potentats puis l'égal du créateur et le Souverain du Monde.

Lasègue ne parle pas de cette transformation du délire, que Morel signale, sans insister peut-être suffisamment sur son importance. Il semble être le premier à avoir noté cette modification : il a observé fréquemment « des malades qui hypocondriaques, puis persécutés se croient ensuite des êtres exceptionnels et appelés à des destinées surhumaines. »

Spielmann (3) en fait mention ; mais il croit que les idées de grandeur succèdent indifféremment à la manie ou à la mélancolie.

(1) DAGONET. *Traité élémentaire des maladies mentales*, 1876

(2) MAGNAN et SÉRIEUX. *Délire chronique*, 1892. p. 83.

(3) SPIELMANN. *Traité du diagnostic des maladies mentales* Vienne 1855.

Foville (1) en 1871 crée une nouvelle entité morbide *la mégalomanie* dans laquelle il fait entrer un grand nombre de délires n'ayant pour caractères communs que l'idée de grandeur. Il montre ce délire ambitieux « associé à des hallucination et à des idées de persécution, fixe, raisonné, coordonné, qui est le couronnement d'un roman dont toutes les péripéties sont reliées entre elles... » bien différent du délire, du paralytique général. Mais il s'attache peu à l'évolution clinique de la maladie ; et nous verrons plus loin combien ce fait de la marche de l'affection a bien été mis en lumière dans les travaux de notre maître M. Magnan et de ses élèves, et dans les discussions de la Société Médico-psychologique. En revanche il étudie avec soin sous quelle influence et à la suite de quel raisonnement le persécuté devient un grand de la terre ; cette déduction logique a conservé depuis le nom de « syllogisme de Foville. »

A la même époque Legrand du Saulle (2) montre que les idées de persécution peuvent se transformer en idées de grandeur et il cite à l'appui de son opinion des observations fort probantes.

Dans sa thèse inaugurale, M. Garnier (1878) étudie les idées de grandeur dans le délire de persécutions : il signale en passant le début insidieux, peu bruyant, de ce nouveau délire : « dès le début il faut un observateur prévenu qui se gardera de laisser passer sans en prendre note une manifestation nouvelle et singulière du désordre psychique. »

M. Ritti (Dict. encyclopédique des sciences médicales) se

(1) FOVILLE. Etude clinique de la folie avec prédominance du délire des grandeurs. (*Mémoires de l'Acad. de Médecine*, t. XXIX, p. 318 452, 1871.

(2) LEGRAND DU SAULLE. *Délire des Persécutions*, Paris, 1871

range à la description du délire des persécutions de M. Falret, telle que celui-ci l'avait exposée dans ses leçons magistrales à la Salpêtrière. Comme lui il le divise en quatre périodes distinctes.

La première : période d'interprétations délirantes ; la deuxième : période des hallucinations de l'ouïe ou période d'état ; la troisième : période des troubles de la sensibilité générale ; la quatrième : période stéréotypée ou de délire ambitieux.

Après un historique fort complet de cette dernière période il étudie les idées ambitieuses (richesse, puissance, transformation de la personnalité) leurs manifestations et leurs modes de développement.

Notre maître M. Magnan, dès 1877 (1) étudiait l'évolution du délire des persécutions et affirmait l'existence d'une maladie mentale caractérisée, par sa chronicité, son évolution systématique progressive, et par la succession régulière de quatre stades bien définis : la période d'incubation, la période de systématisation des idées de persécution, la période du délire des grandeurs stéréotypé, et enfin la période terminale de dissolution ou de démence. Il proposait de désigner sous le nom de *délire chronique* à évolution systématique cette nouvelle entité pathologique, dont Lasègue n'avait, dans son délire de persécution, étudié qu'une période.

M. Gérente, en 1883, en faisait le sujet de sa thèse inaugurale.

M. le Professeur Ball (2) étudie séparément le délire des persécutions ou maladie de Lasègue et le délire ambitieux. Il cite quelques exceptions infirmant la règle admise par les partisans du délire chronique, leur reprochant de s'appuyer sur la marche et la terminaison d'une maladie pour la créer.

(1) *Leçons sur les maladies mentales à l'asile Ste Anne* recueillies par MM. BRIAND, LEGRAIN, JOURNIAC et SÉRIEUX (1877-1891).

(2) BALL *Leçons sur les maladies mentales*.

Dans l'importante discussion de la société médico-psychologique (1887-1888) MM. Magnan, Garnier, Briand affirment l'existence du délire chronique et citent de nombreuses observations à l'appui de leurs opinions.

Pour MM. Falret et Séglas, la transformation des idées de persécution en idées de grandeur n'est pas constante : les idées de grandeur n'effacent point celles de persécution : elles coexistent et constituent un délire surajouté ; enfin il ne survient pas de démence.

La mégalomanie et le délire des persécutions sont deux affections ayant une existence propre ; le persécuté, admet M. Dagonet, peut rester toute sa vie persécuté sans devenir mégalomane.

C'est dans cette discussion aussi que nous trouvons signalée pour la première fois, à notre connaissance, la dissimulation possible des idées de grandeur dans le délire chronique.

En mai 1887 M. le Dr Briand montre que les délirants chroniques « quelquefois cachent leurs idées de grandeur, qu'il est difficile de leur faire avouer, parce qu'elles jurent tellement avec le bon sens, elles ont si souvent attiré des algardes aux malades qu'ils les dissimulent souvent plus volontiers qu'ils ne dissimulent leurs idées de persécutions ».

M. Doutrebente, à propos d'un malade de Charenton cité par M. Christian, M. Marandon de Montyel et M. Falret en font également mention. « Il m'est arrivé souvent, dit le médecin de la Salpêtrière, de méconnaître pendant très longtemps l'existence du délire d'orgueil chez les persécutés chroniques, même chez ceux avec lesquels j'ai vécu intimement pendant plusieurs années. »

Postérieurement, M. Marandon de Montyel fait paraître en 1888 dans « les Annales d'hygiène publique et de médecine légale » un article sur « la dissimulation en aliénation mentale

et son importance médico-légale. « Nous avons emprunté quelques observations à cet excellent article.

Enfin, depuis le dépôt à la Société Médico-psychologique de notre mémoire sur la dissimulation des idées de grandeur qui nous a valu le prix Esquirol, un de nos collègues dans les asiles de la Seine, M. Laroussinie (1), a fait un travail d'ensemble sur la dissimulation chez les aliénés où il signale la dissimulation fréquente des idées ambitieuses chez les délirants chroniques.

Il est aisé de voir d'après ce court historique que le délire des persécutions a passé par trois périodes distinctes.

D'abord confondu avec la lypémanie, il est étudié par Pinel et Esquirol.

Puis il est isolé par Lasègue qui sous le nom de *délire des persécutions* crée une entité morbide nouvelle :

Enfin, dans une dernière période, M. Magnan et ses élèves, recherchant les rapports des idées de persécutions et des idées de grandeur, montrent qu'elles ne constituent que les différentes périodes d'une même maladie : *le délire chronique à évolution systématique*.

(1) P. LAROUSSINIE. *De la dissimulation chez les aliénés* Thèse Paris 1893.

CHAPITRE II

Etiologie

Comment naissent les idées de grandeur ? Pourquoi le malade les dissimule-t-il ?

Sous quelle influence se manifestent les idées de grandeur dans le délire chronique ?

Pourquoi le malade, depuis longtemps en butte à des ennuis de toute sorte, ayant fini par désigner son persécuteur, va-t-il devenir lentement et, si nous pouvons nous exprimer ainsi, logiquement, roi, empereur, Dieu, millionnaire ou issu d'une noble famille ? C'est que dans l'idée même de persécution (nous ne voulons ici bien entendu parler que de celle que l'on voit dans le délire systématisé et non point de l'idée vague, mal définie que l'on rencontre dans l'alcoolisme, la dégénérescence mentale ou l'imbécillité,) se trouve l'essence même de l'idée de grandeur.

Pour qu'un individu, modeste ouvrier, se croit poursuivi par la police, les jésuites, les francs-maçons, etc., pour qu'il se figure, comme nous le disait récemment un malade que lorsqu'il sortait de chez lui tout Paris était sur pied, pour qu'il dise en un mot que tout le monde gravite autour de lui, ne faut-il pas déjà qu'il ait une haute idée de lui-même ? Aussi ne

nous étonnerons nous pas de voir peu à peu le persécuté sourire de ses malheurs passés, mépriser quelquefois ses persécuteurs, et ne parler de tout ce qu'il a souffert qu'avec calme et indifférence. C'est que sa personnalité s'est modifiée. Un changement s'est opéré en lui, lui permettant aujourd'hui de mépriser ce qu'il redoutait autrefois. Cette modification s'opère-t-elle brusquement ou lentement ? Est-ce sous l'influence d'un raisonnement logique ou tout d'un coup, dans une nuit par exemple, que l'on voit apparaître ces nouvelles idées ?

Qu'il nous soit permis d'émettre l'opinion que nous nous sommes faite par l'examen répété d'un assez grand nombre de délirants chroniques ; nous croyons que la dissimulation des idées de grandeur joue ici un rôle important. Si l'on a pu penser que, dans bien des cas, ces idées étaient écloses brusquement, sans travail intellectuel préalable, c'est que souvent le malade avant de les étaler, les cache avec un soin jaloux et ne fait part à personne des nombreuses questions qu'il a posées à son esprit.

Le mécanisme du passage des idées de persécution aux idées de grandeur a été expliqué de différentes manières. On admet généralement que beaucoup de malades arrivent à la période de mégalomanie en suivant le syllogisme indiqué pour la première fois par M. Ach. Foville (1).

« Frappés du peu de rapport qui existe entre leur position bourgeoise et la puissance dont leurs ennemis doivent disposer pour les atteindre en dépit de tout, entre le rôle effacé qu'ils jouent dans le monde et les mobiles impérieux qui seuls peuvent expliquer l'acharnement avec lequel on les poursuit, quelques-uns de ces malades finissent par se de-

(1) Etude clinique de la folie avec prédominance du délire des grandeurs *Mémoires de l'Acad. de Médecine*, t. XXIX, p. 318-432.

mander si réellement ils sont aussi peu importants qu'ils le paraissent ». Ils passent alors par une période assez longue qu'il est difficile de suivre pas à pas à cause du peu de confidences qu'ils font. « Pourquoi tant de gens sur pied pour une modeste fille du peuple » ; « une simple ouvrière, ne serait pas suivie comme ça ». Ils se posent une série de questions qui les poussent à douter de leur naissance, de la position sociale de leurs parents, à s'attribuer de la fortune et des talents. Peu à peu cette idée d'abord rejetée s'affirme de plus en plus. Ils recherchent dans leur vie passée des faits en apparence insignifiants qui leur prouvent ce dont ils doutaient encore. « Mes prétendus parents ne m'aimaient pas..... on les forçait à me gâter ». Les voilà enfin devenus rois, prince, millionnaire ; le changement de personnalité s'est effectué par déduction logique. Ce syllogisme de Foville, il est aisé de le retrouver dans la plupart des observations de délire chronique ; la suivante en fournit un exemple.

OBSERVATION I

H... Célestine, f^e D... 48 ans, née à Chousy (Loir et Cher), cuisinière.

Antécédents héréditaires. — Père encore vivant, 80 ans, un peu buveur ; mère morte à 74 ans d'une hémorragie cérébrale, a eu pendant 2 ans une hémiplegie gauche, pas alcoolique ni nerveuse.

Quatre frères ou sœurs bien portants.

Antécédents personnels. — Bien réglée depuis l'âge de 17 ans. Mariée une première fois en 1866 avec un garçon de salle mort paralytique général à Charenton. Pas d'enfant de son premier mariage.

Mariée une seconde fois en 1879 avec un valet de chambre

dont elle a eu, un an après, une fille aujourd'hui bien portante. Quelques légers excès d'alcool.

La malade arrivée à Paris en 1862, a régulièrement gagné sa vie, en exerçant son métier de cuisinière. Elle n'a que fort rarement changé de place. Elle parle aisément de ses persécutions auxquelles elle attribue chaque jour moins d'importance.

Le début de l'affection semble remonter assez loin puisqu'elle aurait été soignée à Charenton pendant un an (1873-74). On lui fait depuis cette époque toutes sortes de méchancetés. « Les concierges de la cité Vendée ont d'abord fait courir de faux bruits sur son compte. »

Forcée d'habiter seule avec une vieille personne, sa maîtresse, elle avait grand peur des voleurs et s'assurait chaque soir avec un soin méticuleux que toutes les issues étaient fermées. Depuis 1890, on a souvent fait un « ravallement » dans la cour de la maison qu'elle habite. Un jour qu'elle était absente on a cassé un carreau et on a pénétré dans sa cuisine. Des locataires de la maison entraient ainsi chez elle pour la surveiller. A la campagne on est venu loqueter dans la serrure qu'elle a fait immédiatement changer. Souvent elle a entendu le bruit d'une clef introduite dans la porte, des bruits de voix derrière la cloison de sa chambre. A Paris le fils de sa concierge a dit un jour au moment où elle passait « on se moque d'elle ». On envoie du vent à travers le plafond. Elle surveille ses aliments avec soin, de peur d'être empoisonnée. « C'est une évadée de Charenton », crie-t-on. Elle prête l'oreille cherchant à entendre les voix, fait le tour des appartements, est certaine d'avoir une fois entendu quelqu'un se coucher sur le tapis du salon. Un garçon laitier a répété plusieurs fois : « Tiens, il y a une « vadruille » dans la cour. » Un sergent de ville disait en riant ; « Madame D....., n'a pas mangé aujourd'hui. »

Actuellement ses persécuteurs qu'elle ne désigne que vaguement et auxquels elle ne semble plus attribuer une grande importance, la laissent à peu près tranquille. Elle *connait d'ailleurs, maintenant la raison de tous ses ennuis. C'est parce qu'on est jaloux d'elle et des protections que « le « Bon Dieu » lui accorde*

d'une manière spéciale ». Si on lui parle peu, c'est à cause de sa protection divine. Elle est persécutée parce qu'elle est sortie de Charenton « la maison du Bon Dieu. » Aussi comprend-elle aisément qu'on ait fait du bruit dans la cour en criant : « C'est une évadée de Charenton. »

Elle ne se vante auprès de personne de la faveur insigne que lui a accordée la providence. — « C'est une affaire *que je garde en moi-même... On n'aime pas à raconter ses secrets* », dit-elle d'un air satisfait, puis elle ajoute avec un certain orgueil ; « Je suis d'une famille connue, d'une grande famille du pays. »

Voici du reste le certificat qui formule d'une manière assez nette l'état psychique de cette malade au moment de son entrée à Villejuif.

CERTIFICAT. — *Délire chronique des persécutions avec hallucinations. Troubles de la sensibilité générale. Interprétations fausses et prédominances d'idées de persécutions. Elle est victime d'un concierge qui lui en veut depuis plusieurs années. Tendances ambitieuses.* (D^r MARCEL BRIAND.)

On ne peut rencontrer nulle part le syllogisme de Foville appliqué d'une manière plus démonstrative : on la persécutait ; elle a cherché pourquoi et a fini par trouver la cause de ses ennuis dans la protection divine qui lui attire des jalousies. Cette observation doit encore être retenue parce qu'elle montre la dissimulation de l'idée ambitieuse dont il faut arracher l'aveu.

On admet encore que les idées de grandeur peuvent se développer d'une manière différente. M. Falret (1) croit que dans quelques cas la mégalomanie peut « surgir tout à coup par une sorte de génération spontanée ». Le malade, sous l'influence d'une conception délirante, devient brusquement, en l'espace d'un jour, ambitieux ou expansif.

D'autres fois enfin un événement en apparence insignifiant

(1) *Société médico-psychologique.* 28 mai 1888.

fait apparaître l'idée ambitieuse (la lecture d'un journal, un cri dans la rue, une conversation mal interprétée). Un malade cité par Esquirol lit un journal où il est question du faux dauphin ; il croit être le fils de Louis XVI, va aux Tuileries et pénètre jusque dans les appartements du roi pour réclamer ses droits.

Enfin il est un fait bien constaté, c'est que sous l'influence d'une hallucination, le délire se modifie, *en apparence du moins d'une manière subite* ; témoin le fait cité par M. Briand. Un homme depuis longtemps persécuté s'entend appeler « Napoléon » au sortir d'un cabaret de la rue Bonaparte ; à partir de ce moment une personnalité nouvelle se développe en lui et il y trouve l'explication de toutes les misères qu'il a dû subir.

Pour M. Christian, les aliénés sont incapables de tirer des déductions logiques, le malade subissant passivement son délire plutôt qu'il ne le raisonne ; ce serait le plus souvent sous l'influence d'une circonstance fortuite (rêve, hallucination, réminiscences), que surgirait le délire mégalomane.

Pour M. Marandon de Montyel, on doit rechercher la cause de cette modification du délire, non pas dans le syllogisme indiqué par Foville mais bien plutôt dans le caractère antérieur du persécuté qui se résume en ces deux mots : *méfiance* et *orgueil*.

Quant à M. Garnier, il ne peut admettre « que cette nouvelle orientation d'un délire à marche lente, coordonnée et méthodique se produise au gré de circonstances purement contingentes ».

Nous croyons avec ce maître éminent, qu'il se fait, dans le cerveau du malade, un travail silencieux, dont le médecin ne peut que difficilement se rendre compte à cause de sa dissimulation. Il est depuis longtemps dans la période de doute ; il cherche qui il est ; mais il suppose déjà qu'il est quelqu'un de grand. S'il survient, dans ces conditions, un

événement quelconque, souvent de minime importance, tel qu'une hallucination, etc., la révélation se fera dans son esprit ; il se précisera à lui-même sa nouvelle personnalité ; et à partir de ce jour, tout dans son attitude, ses gestes, son langage, ses écrits sera en accord avec cette nouvelle idée délirante. Cet acte fortuit ne l'aura donc pas pris audépourvu ; loin d'être la cause effective de la mégalomanie, qui va se développer, il n'est que la cause occasionnelle de sa manifestation extérieure. On ne peut donc pas dire avec M. Maraudon de Montyel que le persécuté devienne ambitieux parce qu'il est méfiant et orgueilleux ; il est méfiant c'est vrai, mais il ne devient orgueilleux que parce qu'il est méfiant.

Quant à l'hallucination mégalomaniaque, ce n'est, à notre avis, que l'écho, l'extériorisation d'une pensée que le persécuté tourne et retourne en tous sens. Aussi répond-elle toujours à ses désirs. « Tu as été sacrée reine » entendait une de nos malades ; mais elle nous avoue que depuis longtemps elle cherchait qui elle était et que c'était par déduction logique, comme le montre notre observation, qu'elle était arrivée à cette période de doute.

Il est par conséquent à peu près démontré que les idées de grandeur ne se développent qu'à la suite d'un long travail intellectuel, qu'elles arrivent par déduction logique et que si dans quelques cas, elles ont semblé apparaître brusquement à la suite d'une hallucination, d'un rêve, etc., c'est que le malade se défiant de lui-même, hésitant, sans cesse préoccupé du doute qui le poursuit avait jusque là gardé pour lui-même les idées qui occupaient sa pensée.

Après cette courte étude du mode de développement des idées de la grandeur, il nous sera plus aisé de comprendre pourquoi le persécuté les dissimule.

En examinant en effet la période qui correspond à la mégalomanie dans l'évolution du délire chronique, on voit que l'on peut la diviser en deux phases distinctes : la période de recherches, de doute, et la seconde : période de certitude.

Dans la première, le malade est en proie à une vive anxiété. Il a fait dans son esprit une longue énumération des persécutions dont il a été l'objet, il les a rejetées dans sa vie passée le plus loin possible. « Mes ennuis remontent au berceau » et il a compris qu'il était impossible que « pour un simple ouvrier tout Paris fut sur pied » — Qui est-il donc ? Ceux qu'il a considérés jusqu'ici comme ses parents le sont-ils réellement ? Un fait auquel, jusque là, il avait attribué peu d'importance (l'irrégularité ou le mystère de sa naissance, les préférences de ses parents pour un de ses frères), un événement important auquel il a assisté, vont l'affermir dans cette idée. Arrive alors la conception délirante ou l'hallucination ; mais le malade est encore perplexe et de même qu'il ne nous a pas mis au courant des nombreuses questions qu'il se posait à lui-même, de même que, si nous l'avions interrogé à cette période, il ne nous aurait parlé que de ses tracasseries, de ses ennuis, actuellement encore il restera silencieux. Il ne veut pas énoncer un fait dont il n'est pas sûr ; il sait trop combien on se moquait de lui, combien on acceptait avec un sourire narquois ses confidences, alors qu'il nous parlait des décharges électriques, des poisons mis dans ses aliments et cependant, à cette époque, il n'avait pas de doute ; les troubles de la sensibilité générale, ses hallucinations multiples lui donnaient une certitude absolue. Que serait-ce maintenant s'il énonçait un fait dont lui-même n'est pas certain ? « On le lui disait ; mais il ne voulait pas le croire ».

Il est aisé de se rendre compte, par la lecture des deux observations qui suivent, que c'est certainement dans cette période de doute, de recherches de preuve, que le malade est le plus réticent.

OBSERVATION II

L... Elvire, veuve T, 52 ans, née à Langrune-sur-Mer (Calvados), lingère,

Antécédents héréditaires. — Rien à signaler. Pas d'antécédents nerveux dans la famille, père mort d'affection pulmonaire ? à 75 ans, mère morte du choléra en 1839.

Antécédents personnels. — Bien réglée; depuis l'âge de 15 ans jusqu'à la ménopause qui s'est produite à 45 ans.

La malade s'exprime aisément et parle avec une grande facilité des persécutions dont elle a été l'objet toute sa vie; « Ses ennuis remontent au berceau. Tout enfant elle aurait dû porter plainte... C'est un enchaînement de toute sa vie jusqu'au moment où on l'a fait interner ». Peu de temps après son mariage, elle accouche d'un enfant qui meurt onze jours après. Elle s'aperçoit alors que son mari était mal entouré. Ses amis l'empêchent de travailler. Ce sont des bandes d'accapareurs, elle va se plaindre à la police. L'associé de son mari a voulu la mettre sous sa domination, il s'est jeté sur elle, un jour où elle se trouvait seule, et lui a embrassé l'estomac ». C'était une combinaison pour en faire une prostituée.

Quelque temps avant la mort de son mari, la police a constaté « qu'elle était enceinte d'un enfant mort qu'on lui a fait passer avec une drogue. Elle n'a pas été délivrée et depuis cette époque (1883) elle est souffrante, à cause du « délivre » qu'elle a encore dans l'utérus ».

Hallucinations de l'ouïe. On commence à l'insulter dans la rue, chez elle, par la cheminée: en 1886, son mari se suicide en se jetant par la fenêtre.

C'est à cette époque que paraissent remonter les idées ambitieuses, quoique la malade cherche à les reporter à l'âge de 15 ans environ. Elle ne parle d'ailleurs jamais de ses titres imaginaires au personnel ou aux autres malades. Ce n'est qu'avec peine qu'on obtient les réponses que nous allons citer. Sitôt qu'on la laisse parler, elle revient à ses persécutions, son « délivre » dans l'utérus, l'associé de son mari, les bandes qui la poursuivaient.

Voici comment elle explique ses idées ambitieuses: Un reli-

gieux est venu chez elle avec un agent de police, peu de temps après la mort de son mari, pour lui offrir d'aller habiter dans les petits appartements du Louvre. C'est ce qu'elle appelle « un demi-trône ». Peut-être était-ce une moquerie. Les bandes ne cessent point pour cela de la poursuivre. Dans la rue elle est gênée par les accapareurs qui se moquent de sa toilette, accaparent tout le travail et l'empêchent d'en trouver. Dans sa chambre elle entend l'écho d'un téléphone ; on la force à se mettre en colère ; on a percé le plafond pour épier tous ses mouvements ; on l'a fait passer pour une prostituée.

Elle comprend maintenant pourquoi on la poursuit. C'est qu'elle « a été saluée reine depuis le berceau ».

A 15 ans le curé du Havre ne lui a-t-il pas fait comprendre qu'elle devait régner et il a ajouté : « Mon enfant, que voulez-vous qu'on fasse pour cela ? » Elle a refusé. Les bandes elles-mêmes connaissent son titre, l'entourent et souvent l'appellent « la reine ». Au bal de l'Elysée Ménilmontant, elle a vu quelqu'un qu'elle a su depuis être l'Archevêque qui l'a proclamée « reine in partibus de la France. »

Pourquoi, lui demandons-nous, ne nous avez vous jamais fait connaître vos titres ?

« Je ne le dis pas, parce qu'il y a trop de gens mal intentionnés, ils en riraient. Comment voulez-vous que je m'avance vers vous en disant : « Je suis la reine ». On me le dit, soit, mais je n'ai aucune prétention. »

Elle cache ses idées de grandeur, auxquelles elle veut paraître ne pas tenir ; elle nous dit cependant qu'il y a eu substitution d'enfant dans sa famille ; ceux qu'elle croyait ses frères et sœurs ne le sont point et ont été même ses plus cruels persécuteurs. Les bandes qui la poursuivent sont ennemies de la France ; elles l'ont empêché d'accepter le trône. Elle a alors répondu au prêtre qui l'appelait à régner. « Je préfère rester parmi le peuple, j'y serai plus utile ». Lorsqu'on lui a offert les petits appartements du Louvre : « Je suis la veuve T..., Messieurs, a-t-elle répondu, mon honnêteté de femme vaut les honneurs qu'on donne à une reine ».

Les bandes ne l'ennuient plus à l'asile ; elle a cependant remarqué que certaines malades la surveillent. L'une d'elles disait

à une infirmière ; « Voilà qui complique les choses. C'est la présence de madame L.. ici » Elle a cru en outre remarquer une certaine malveillance à son égard de la part du personnel.

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec idées de persécution et idées ambitieuses. Troubles de la sensibilité générale. Hallucinations. Elle a un placenta dans l'utérus. On l'a proclamée Reine in Partibus.* (D^r MARCEL BRIAND).

Nous voyons bien, dans cette observation, les idées de grandeur se développant à la suite des idées de persécution suivant le syllogisme de Foville, mais ce qu'il nous paraît important de faire ressortir, c'est combien peu Elvire L... tient à parler de ses titres et de son trône imaginaires. Interrogez-là, elle vous entretiendra de ses malheurs, de ses persécutions ; et ce n'est qu'en insistant en lui disant : « Mais pourquoi vous ennuie-t-on depuis si longtemps ? » qu'elle énonce sans avoir l'air d'y croire (et cependant plus tard elle vous dira que si ces bandes lui en veulent, c'est qu'elles sont les ennemies de la France) qu'elle est « reine in partibus de France ». Nous avons interrogé avec soin le personnel, les malades avec lesquelles elle vit depuis le début de son internement qui remonte à 5 ans, elle n'avait fait à personne cette confidence, tandis que toutes ses compagnes savaient qu'elle avait un délivre dans l'utérus, que l'associé de son mari avait voulu la violer, etc.

OBSERVATION III

B..... Annette, veuve P..... née à Issoire (Puy-de-Dôme), 61 ans, ouvrière en dentelles.

Antécédents héréditaires. — Père mort à 70 ans d'une bronchite chronique, alcoolique, caractère un peu violent. La mère ne buvait pas, était bizarre, n'avait aucun soin de sa toilette

ni de celle de ses enfants, se tenait salement, morte à 65 ans d'hémorrhagie cérébrale.

Huit enfants dont notre malade est la dernière. Un frère est mort à 22 ans de tuberculose pulmonaire ; une sœur également tuberculeuse ayant des crises de nerfs est morte à 53 ans.

Quant aux *antécédents personnels*, rien de précis. La malade affirme, qu'elle n'a jamais eu aucune maladie.

Elle a été arrêtée pour avoir voulu entrer de force dans une maison dans laquelle, disait-elle, elle venait voir quelques-uns de ses parents ; conduite à l'asile, sa tenue est digne, réservée, Elle parle peu, ne répond qu'avec méfiance et n'a que peu de relations avec les autres malades.

Elle fait remonter l'origine de ses malheurs à son enfance : « Dès le berceau, on m'en voulait ; je l'ai bien compris plus tard. » Elevée jusqu'à 13 ans à Issoire chez ses parents, modestes aubergistes, (dont elle ne parle aujourd'hui qu'avec dédain) elle est confiée par eux à un Monsieur de leur amis, qui doit la conduire à Paris en diligence. Bientôt, pendant le trajet il devient entreprenant, lui achète des cadeaux à Bourges, essaye de lui passer les mains sous les jupes. Devant ses résistances et ses pleurs il lui dit : « Tu as tort, tu ne veux pas céder, tu t'en repentiras. » Ce n'était point d'ailleurs la première fois que pareil malheur lui arrivait ; à 7 ou 8 ans, un Monsieur qui prenait pension à l'auberge de ses parents, a essayé de la violer.

Pris par les gendarmes, il a dû être bientôt relâché, car « il était de la police. » Ces deux hommes se sont alors unis afin de payer à frais communs des femmes pour la suivre partout, lui faire du tort ; elle les connaît toutes : ce sont la mère Morel, la mère Barbet, la mère Muller, Madame Tardy, Zoé la Polka, Mélie de la rue du Caire et une entretenue.

Arrivée à Paris à 13 ans, elle se met en apprentissage, et passe successivement dans différentes maisons de lingerie dont les propriétaires sont actuellement devenues ses persécutrices. « Je n'ai pas reçu d'instruction, mais actuellement je vois tout ». Elle entend des Messieurs qui lui font des propositions malhonnêtes, dans les rues, « Je voudrais avoir cette enfant » le tout est inspiré par Fanny et Mélie « l'Amérique et l'Angleterre. »

Enfin, changeant sans cesse de place, elle se rend pour son malheur dans la rue Saint-Honoré, où elle rencontre Léonce S..., Emile B... et M. Adolphe, tous trois de la Police, et amis de ses persécuteurs. Ils en veulent aussi à sa vertu et cherchent à la faire passer pour une entretenue. Elle quitte de nouveau sa place, et se marie en 1862. Elle force fréquemment son mari à changer de domicile, à cause des voisins soudoyés par ses ennemis ; celui-ci las de ses déménagements continuels, n'y consent qu'avec peine. Il est du complot et cherche à la faire disparaître.

Depuis une dizaine d'années environ, elle a tout récapitulé et a compris que ses malheurs étaient dus à ce qu'elle n'avait pas voulu céder aux désirs des amis de sa famille. Ceux-ci ont payé une femme « une p.... » la mère Douet qui l'a toujours suivie, et l'a même humiliée jusqu'à lui donner des aumônes à Batinolles. Dans toutes les places où elle a été, elle a toujours été forcée d'aller chez les maîtresses de ces hommes qui n'ont pas pu faire la noce avec elle. — Elle parle d'ailleurs de ses persécutions avec calme, satisfaite aujourd'hui de tenir enfin les fils de ce long complot qui a englobé toute sa vie. Elle rit même de ses persécuteurs qui n'ont pas réussi à la faire disparaître.

A un certain moment ont apparu des hallucinations de l'ouïe de nature différente, elle entendait des chuchotements « des gens compétents qui disaient : « C'est un caprice de M. le curé ». Mais ces hallucinations avaient été précédées d'un travail intellectuel, dont elle nous rend elle-même très bien compte. « Une simple ouvrière, se disait-elle, ne serait pas suivie comme ça... Pourquoi tant de gens sur pied pour une modeste fille du peuple ? »... La malade s'arrête alors dans son récit, nous fait promettre de ne rien dévoiler au médecin, « je n'en suis pas sûre, mais je vais vous dire quand même toute ma pensée, promettez moi de ne pas en parler » . Sur notre parole, elle continue : « J'ai pensé alors appartenir à un curé bien placé. » D'ailleurs en ce moment le père B... l'aubergiste (qu'elle n'appelle plus son père) meurt. Au lieu de 6000 f. d'héritage qu'on lui doit, elle n'en touche que 1400 f. », mais en revanche elle reçoit une jolie maison, de quelqu'un qui lui tient de près. Puis, entrée dans la voie des confidences : « Si j'ai un autre père, une autre mère

je voudrais les connaître. — Si je suis de la famille royale, ils peuvent dire qu'ils m'ont fait souffrir », et, rappelant alors ses souvenirs, elle voit que chez les aubergistes « tandis que ses frères et sœurs travaillaient, on la laissait faire ce qu'elle voulait. Jamais on n'a contrarié ses désirs ». « De quelle souche suis-je, demande-t-elle avec anxiété » ; elle suppose que son père l'aubergiste, aurait eu des rapports avec une grande dame de passage à Issoire ; on ne l'aimait pas en effet, on la gâtait « on avait l'air de me soigner, c'est que probablement ils recevaient une pension ». Si rien de malheureux ne lui est arrivé, c'est que Dieu veille sur elle d'une manière toute spéciale, « *Je n'osais pas le dire, j'avais peur qu'on se moque de moi, je ne vous le dis qu'à vous.* » On n'a pas idée de ce qu'elle est connue dans Paris, dès qu'elle dit quelque chose de sérieux à propos des grands travaux, les égouts par exemple, ou de la direction à imprimer au gouvernement « c'est ramassé par la police. » « Tout cela vient de cette boussole (elle montre sa tête), tout ce que je dis est dans la loyauté et le bien. »

« Pourquoi, lui demandons-nous, ne nous avez-vous pas dit plutôt que vous étiez probablement de race royale, protégée par Dieu ? » « Je n'en suis pas sûre, Monsieur. Je manque d'aplomb. N'en parlez pas je vous en prie, on pourrait se moquer de moi. »

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec tendance ambitieuse. Elle est poursuivie par la police. Elle appartient à la branche royale* (D^r MARCEL BRIAND).

C'est à petits pas que, par le travail intellectuel dont le malade se rend compte et parfois par un phénomène de célébration inconsciente, s'accomplit chez les persécutés la transformation de leur personnalité. Les voilà devenus grands de la terre, rois, empereurs, millionnaires, Jésus-Christ, Dieu etc... Vont-ils nous faire d'eux-mêmes étalage de leur nouveaux titres ? Oui certes, dans quelques cas, mais pas toujours, et c'est à cause de leur tendance à la dissimulation que les

adversaires du délire chronique n'ont peut-être pas vu la relation étroite qui existe entre la période de persécutions et la période ambitieuse : ce qui les a amenés à nier l'évolution et l'existence de la nouvelle entité morbide. Grâce à cette dissimulation, ils ont pu croire que l'idée de persécution ne se transformait que rarement en idée ambitieuse, tandis qu'au contraire pour nous cette transformation est la règle.

Le persécuté est méfiant. Quoi de plus naturel que de lui voir taire une pensée ambitieuse à laquelle il a lui-même de la peine à croire ? Il ne raconte évidemment pas à tout le monde ses idées de persécution : il les cache souvent aux personnes qu'il connaît et dont il croit avoir appris à se méfier (ses parents, son médecin, mais mettez le en face de quelqu'un d'inconnu), un nouveau médecin, un visiteur, un voyageur sur une route), il l'accueillera avec joie, le prendra pour confident, lui racontera tous ses malheurs. L'ambitieux au contraire, sait se défier, et sa longue expérience a exagéré son caractère naturel de méfiance ; aussi ne sera-ce bien souvent que sous l'influence d'une circonstance fortuite, la colère, un mot, un geste mal interprétés, qui l'auront blessé dans sa dignité nouvelle, que se dévoileront à l'aliéniste les idées ambitieuses. Les deux observations suivantes, sans cesser de nous montrer la dissimulation de mégalomanie, permettent de faire ressortir la méfiance du délirant chronique qui n'est parfois *réticent* que parce que son interlocuteur est indigne de lui.

OBSERVATION IV

D... Zélie Emilie, f. R... née à Authueil en Valois (Oise), journalière, 36 ans.

Nous ne raconterons pas toute la série des persécutions imaginaires qu'elle a dû subir, et qui remontent à 8 ans environ.

Disons seulement que, poursuivie par ses voisins, son con-

cierge qui l'ont traitée de « fille publique », elle a été l'objet d'une tentative d'empoisonnement de la part de son pharmacien. Celui-ci lui a remis de l'arsenic au lieu de bicarbonate de soude qu'elle réclamait. Elle a pu se guérir elle-même. Quant aux autres tentatives que l'on a faites, elle ne peut les compter, « ce serait trop long. »

Actuellement elle réclame avec insistance sa liberté dans des lettres nombreuses qu'elle écrit au préfet de police, au D^r F... député, etc.

Très réticente, elle n'énonce que de courtes phrases. Son attitude est digne et posée. Elle refuse de s'occuper, s'isole le plus possible, dédaigne les autres malades, auxquelles elle parle peu. Elle est encore faible par suite des misères qu'elle a du subir ; son enfant a eu le sang tourné par ses ennemis. Amenée à la préfecture de police, elle a demandé pourquoi on lui en voulait. Sur la réponse négative du médecin, elle a compris que c'était par erreur ou par haine qu'on l'avait fait arrêter. Elle a cependant donné des preuves de son honorabilité.

Malgré des interrogatoires répétés, les petits soins que nous lui produiguons, nous n'avons pu gagner sa confiance.

« J'ai affaire au *gouvernement* et je ne peux pas vous communiquer mes affaires qui sont trop sérieuses, *Ce serait « descendre que de vous parler »*. Elle doit même taire les noms de ses persécuteurs, et cependant Monsieur Goron la connaît, il place sur sa route des figures amies pour la tranquilliser. On fait une insulte à la Justice en la gardant. D'ailleurs, ayant donné des preuves de son honorabilité, n'ayant jamais eu d'inconduite *on n'a pas à connaître sa vie*.

Peu à peu elle finit par nous avouer que ce n'est pas le commissaire de police de son quartier qui lui en veut, mais bien le préfet de police. Elle a heureusement trouvé des défenseurs dans le procureur de la République, le juge d'instruction, le chef de la Sûreté et M. F... député.

Elle nous explique qu'elle est forcée de taire les affaires du gouvernement, et ce qu'elle sait des secrets du chef de la sûreté. *Les autorités ne peuvent les livrer à de simples médecins*, puis essayant un nouveau moyen pour lui faire avouer des idées am-

bitieuses, nous ajoutons qu'elle ne sortira de l'asile que lorsqu'elle nous aura dévoilé tous ses secrets : Elle se lève alors et d'un air menaçant : « Si vous agissez mal envers moi, vous le regretterez, ce ne sont pas des plaisanteries, les autorités s'occupent de moi ». — Pourquoi, objectons-nous. — » Elles le savent ; elles n'ignorent point que depuis cinq mois je suis insultée ici ; que deux fois j'ai manqué y mourir. Si vous me retenez, vous aurez affaire au gouvernement qui vous poursuivra.

Nous voyant sourire : « *Vous vous moquez de moi pour me faire parler*, je garderai les secrets que je connais ».

Nous ajouterons enfin que dans une visite que lui a faite son mari, elle l'a pris à part pour lui annoncer qu'elle *était millionnaire*.

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec prédominance d'idées de persécution. Réticences. Tendances ambitieuses.* (D^r. MARCEL BRIAND).

OBSERVATION V

L... Amélie, veuve B..., sans profession, née à Saint-Servan (Ille et Vilaine), 36 ans.

Les antécédents de la malade qui n'est pas visitée, sont mal connus. Un de ses cousins germains est interné dans le même asile qu'elle ; un de ses frères a eu « une congestion au cerveau ».

Réglée à 16 ans. Mariée à 23 ans à un capitaine au long-cours, mort il y a 6 ans.

Le début de l'affection mentale paraît remonter à cette dernière époque. Quoique avant, elle fût déjà bizarre, et recherchât la solitude, c'est à partir de la mort de son mari, au sujet de question d'intérêts qu'elle aurait eu à régler avec sa sœur, que se seraient développés les troubles intellectuels. Inquiétude, méfiance, surtout envers ses parents. On l'insulte sur son passage. Elle désigne son persécuteur, c'est sa sœur, qui soudoye des gens « postés sur sa route ». Internée une première fois à la Salpêtrière, elle en sort améliorée après un séjour de six mois environ. Elle est aujourd'hui dans notre service depuis 2 ans et

de mi et son délire, à un examen superficiel tout au moins, ne s'est guère modifié.

C'est qu'en effet, comme à son arrivée, elle ne parle que des persécutions de toutes sortes, auxquelles elle a été en butte, de tout ce qu'elle a enduré depuis la mort de son mari. Pas traces apparentes d'idées de grandeur.

N'avez-vous pas cherché, lui demandons-nous, pourquoi l'on vous en voulait ?

— « Oh oui, monsieur, et depuis deux ans, plus je réfléchis, plus je m'aperçois qu'on me croyait plus riche que je n'étais. Ils voulaient ma fortune ».

C'est certainement dans le sens des idées de richesse que nous devons diriger notre interrogatoire, quoique la malade, fort réticente, ne les laisse que soupçonner.

« La fortune, que vous possédez, vient-elle du côté de monsieur votre père ou de madame votre mère ». Poussée dans ses retranchements, elle répond alors sans hésitation : « de *Madame* ma mère, qui possédait plus de 900.000 fr. Elle était de la plus grande famille du pays, les « *de la Giraud d'Achéna de Lesnay* » et connaissait toute sa généalogie depuis les Croisades.

Voilà donc encore une malade à la période de mégalomanie, bien confirmée (idées de richesse, et de naissance illustre) qui dissimule ses idées ambitieuses, ne les énonce qu'avec difficulté ; dans les multiples interrogatoires, que nous trouvons dans son dossier, il n'en est pas fait mention comme en fait foi, le certificat suivant (24 novembre 1892).

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec prédominance, d'idées de persécutions. Elle est imposée par tout le monde* (D^r MARCEL BRIAND.)

Quelles preuves en effet de sa puissance ou de sa richesse le persécuté pourra-t-il donner à son interlocuteur ? Nous sommes bien loin du paralytique général qui tout en balayant une salle ou récurant un chaudron annonce à tout venant

qu'il est millionnaire, grand empereur, roi du monde. Il se distingue aussi du débile orgueilleux et M. Garnier a pu dire avec raison que les idées de grandeur de l'imbécile constituaient une sorte de transition entre celles du paralytique général et celles du délirant chronique. Il comprend aisément que s'il énonce son illustre origine, la protection particulière dont la Providence l'honore, le médecin, ses parents n'accepteront ses confidences qu'avec des sourires moqueurs. Il a peur de ne pas être cru. Il est Dieu et ne peut modifier l'atmosphère ; il est riche et quelque sous lui manquent pour se payer ses fantaisies ; il est puissant et ne peut se faire ouvrir les portes de l'Asile où on le détient. Devant cette absence de preuves, il conserve néanmoins ses idées ambitieuses qui expliquent ses persécutions ; mais il ne les énonce pas dans la crainte, si on le met au pied du mur, de n'en pouvoir fournir la preuve.

Et si l'on nous objecte que le persécuté est tout aussi incapable de prouver ce qu'il avance, nous répondrons qu'il a toujours, vis-à-vis de lui-même, gain de cause dans la discussion, puisque son interlocuteur ne peut davantage lui prouver que ses persécutions sont imaginaires. S'il est empoisonné, les coliques qu'il ressent, suffisent à lui faire paraître évidente sa propre conviction. Au contraire, c'est à l'ambitieux à démontrer la réalité de sa conception maladive ; auprès de celui-ci, l'interlocuteur a beau jeu pour l'acculer dans des retranchements d'où il ne pourra sortir.

OBSERVATION VI.

L... Clémence-Stéphanie, femme L..., née à La Chapelle-au-Bois (Vosges), 49 ans, couturière.

Antécédents héréditaires. — Père mort à 60 ans subitement ; alcoolique, faisait des excès de vin et de kirsch. Caractère très violent.

Mère, morte à 42 ans aliénée.

Un cousin germain est interné à l'asile ds Maréville.

La malade a une fille bien portante, nerveuse.

Antécédents personnels — Existence très accidentée. Mariée à 23 ans, veuve au bout de six ans; s'est remariée après trois ans de veuvage. A abandonné sa fille qu'elle a cessé de voir après l'avoir placée à six ans dans une maison de charité à Nancy. Elle buvait du vin, de l'eau-de-vie, et en état d'ivresse, battait sa fille et son mari. Passait depuis longtemps pour folle. Dans ses accès d'excitation elle se paraît de titres, *dont elle ne parlait plus*, après qu'elle était redevenue calme. « Elle avait causé avec l'impératrice Eugénie à Plombières, avait couché avec le président de la République, etc... »

Chez elle, fréquemment elle a refusé de manger prétendant que sa fille mettait du poison dans ses aliments.

En 1883, on commence à l'ennuyer. Ce sont d'abord ses voisins, le concierge, c'est surtout un nommé Rousseau, qui dirige la « sarabande ». Elle dépose une plainte entre les mains d'un Commissaire de Police auquel elle raconte qu'elle a été insultée par un individu qui disait à son mari « votre femme est une p... » Elle soupçonne un autre individu payé par le premier de l'avoir suivie pour lui faire du mal. On se moque de son mari « L..., a la tête bien forte, la porteuse de pain lui a tourné la tête ». D'ailleurs son mari n'est plus le même pour elle « il n'aime plus sa cuisine. » En outre on crache sur elle, on l'insulte, on veut forcer la serrure de la porte. Il y a beaucoup de scandale à la maison. Depuis longtemps, elle se doute que ses persécutions viennent de gens jaloux de son bonheur; ils ont essayé en 1876, de l'assassiner dans un lavoir. Malgré la promesse de ne rien dire, elle a porté plainte à « Monsieur de Paris ». « On lui en a toujours voulu ». En 1877, on l'a attaquée dans une chambre d'hôtel.

Aujourd'hui son attitude dans les quartiers est réservée, digne elle cherche à commander. Au moment de la visite, s'adressant aux autres malades elle dit « Je vous défends de parler ». Elle leur donne des conseils, les exhorte à respecter le chef de service.

Pourquoi vous jalouse-t-on ? — *Je n'osais pas vous le dire, je n'en suis pas sûre, et cependant j'ai des preuves.* Sur nos

insistances, elle nous raconte les faits suivants. « J'ai gagné 500.000. f; je n'en parle pas, car je n'y compte guère. Je cherchais les raisons de tous mes malheurs lorsqu'en lisant le journal j'ai vu que j'avais gagné 500.000 fr. à la loterie des Arts Décoratifs. J'ai vérifié et fait part à la justice de mon bonheur, mais on les a versés entre les mains d'un autre individu à ma place. » Elle laisse ses persécuteurs pour ce qu'ils sont, et les dédaigne. Monsieur Jules Grévy a figuré comme témoin à son mariage à cause de l'amitié qu'il portait à sa mère, riche propriétaire.

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec idée de persécutions et tendances ambitieuses dissimulées. Elle est tourmentée par un sieur Rousseau, parce qu'elle va recevoir 500.000 fr de la justice.* D^r MARCEL BRIAND.

Dans les causes de la dissimulation il faut aussi tenir compte de l'éducation du malade par le médecin. Un délirant chronique, comme le faisait remarquer M. Falret, a subi un grand nombre d'interrogatoires : souvent il a vu son interlocuteur prendre des notes au moment où il énonçait ses idées ; il sait que bien des faits qu'il pense et dont il croit avoir des preuves ne sont pas admis par tout le monde. Il connaît parmi ses idées, toutes également justes d'après lui, celles qu'il doit énoncer, celles qu'il faut taire. Devant les magistrats auxquels il a dressé des suppliques, il garde le silence sur ses idées ambitieuses.

Morel (1) cite l'observation d'un mégalomane interné depuis 12 ans à l'asile de Maréville avec l'espoir continu d'en sortir. Il occupe sans cesse l'autorité de ses plaintes et les tribunaux de ses affaires d'interdiction. « Les étrangers, qui l'entendent pour la première fois, admirent la noblesse de ses manières, la lucidité de son esprit, son calme, sa patience,

(1) MOREL. *Etudes médicales*, Paris 1852, tome I, p. 342.

sa sympathie pour ses semblables. Il n'est personne qui ne s'étonne de voir enfermé dans un asile un homme aussi sensé. *Il ne se révèle qu'à ceux qui le connaissent ou qui savent mettre le doigt sur le secret de son délire* » et cependant dans une lettre adressée à M Ferrus, inspecteur des Asiles, il signe :

.
.
.
. etc.

Propriétaire et rentier ; ancien négociant et banquier, lieutenant commandant et formateur et fournisseur des gardes d'honneur à pied et à cheval de l'empire français, rang de général. »

Le désir de dissimuler leurs idées ambitieuses pour tromper le médecin, est tout au moins aussi évident dans les observations qui suivent :

OBSERVATION VII.

B... Nathalie, Jeanne, femme S..., née à Chaillé les Marais (Vendée) 46 ans, lingère.

Antécédents héréditaires. — Père mort à 25 ans d'accident (coup de feu dans le bras droit).

Mère morte à 26 ans probablement tuberculeuse.

Du côté du père, le grand père est mort à 49 ans (fluxion de poitrine), — la grand'mère à 48 ans, (suites de couches — accouchement gémellaire).

Du côté de la mère, le grand père est inconnu, la grand'mère est morte à 68 ans, (Bronchite chronique).

Rien chez les oncles et les tantes.

Antécédents personnels. — Fille unique — réglée à 16 ans, mariée à 18 ans 1/2. — Elle a eu 6 enfants dont 3 sont morts,

l'un à 3 ans 1½, l'autre à six semaines de bronchopneumonie, le troisième à 11 mois de la rougeole.

Cette maladie a fait de fréquents séjours dans les asiles ; et elle est aujourd'hui internée pour la 5^e fois. Son premier internement remonte à 1885.

Son attitude est digne et réservée ; elle s'occupe régulièrement au quartier (nous verrons plus loin qu'elle se considère comme très nécessaire). Elle ne mange de viande ni le vendredi ni le samedi ; et à 3 heures de l'après midi exactement, abandonne la conversation ou ses occupations pour dire « mentalement sa prière ».

Ses malheurs remontent à 1883, époque à laquelle sa fille a fait sa première communion. Elle demande un secours aux sœurs du Boulevard Montparnasse. Au bout de quelques jours, celles-ci ne lui ayant donné que de l'argent, réclament des effets qu'elles auraient prêtés à sa fille. Violente discussion. Les sœurs commencent à l'insulter, à la faire invectiver par ses voisins. On l'accuse d'adultère, on persuade à son mari que deux de ses enfants ne sont pas de lui. Elle change de logement en 1884, 85 86. Ses persécutions « la grande guerre » continuent. Les sœurs la forcent à déménager chaque année, font asphyxier ou étrangler une épicière de la rue Vercingétorix dans la maison qu'elle habite, et l'obligent à entendre les cris de la victime. A la suite d'un accouchement, fièvre de lait. — De Necker, elle est transférée à Sainte Anne et de là à Vacluse. « *Forte de la protection du directeur, elle prenait ses repas avec les sous-surveillants et veillait à la régularité et au bon ordre du service.* Grâce à l'intervention du médecin, les sœurs cessent leurs persécutions, — mise en liberté en 85 —.

Discussion avec son mari, qu'elle accuse d'avoir voulu tuer un de ses enfants ; elle entre à Ville Evrard où « *elle fait les pansements des malades, 7 h. de coutures, 10 h. d'ouvrages ménagères.* » Sort en 86.

Elle trouve son intérieur sali, « dégradé », son enfant mourant d'inanition. Le public la traite de « folle, adultère, fille publique », on essaye de tuer son mari pour le voler.

Ce sont les religieuses qui supposant qu'elle possède une

somme énorme, veulent l'en dépouiller. Elle essaye de les fuir, en changeant de nouveau de logement tous les ans. En 89, nouvel internement à Ste Anne, « 6 mois de travaux, de réparations de dortoir. »

Un médecin, se liguant avec les sœurs, cherche à l'empoisonner. En outre des « procureurs pour les études de médecins » pénètrent chez elle, violent ses filles.

A Ste Anne en 90, elle « *nettoie la petite admission, l'infirmier, la chambre des Enfants. Elle installe le 4^e quartier.* »

A sa sortie, elle quitte son ancien appartement, va loger rue de Seltz chez un conseiller municipal. « Là les sœurs ne la poursuivront pas » ne pouvant l'atteindre, elles la forcent à déménager.

Actuellement, elle raconte tous ses malheurs avec des détails très précis (années, jours, heures...) et ne cesse de réclamer des remboursements auxquels elle a droit. Elle ne parle qu'à contre cœur de la puissance dont elle dispose, se perdant sans cesse en récriminations contre son mari, les religieuses, le médecin..., ou réclamant la visite de ses enfants.

Les idées de persécutions persistent, mais bien atténuées, et les malheurs, qu'elle nous a contés, la laissent assez indifférente. C'est que par l'exercice, elle a acquis l'« émission des voix spirituelles » depuis 1889. Elle a fait cette étude « par le syllabaire. » Ces voix partent du larynx, remontent le nasal, et forment l'écho spirituel ou du cérébral : elle peut les former selon son désir. Cette voix sans bruit est due à une association de l'expiration (creux épigastrique) du larynx au nasal. Elle est tout à fait libre d'elle même à moins qu'une impulsion d'une personne plus forte qu'elle ne la fasse parler par force.

C'est ainsi qu'elle peut versifier, et qu'on entend au loin les vers que la voix vient de dire.

Puis brusquement elle s'arrête dans son récit — trois heures ont sonné ; elle nous demande la permission de nous quitter, Sur notre insistance, elle va faire sa prière devant nous. Elle peut d'ailleurs prier, tout en parlant de sujets divers. Sa physionomie seule se modifie. Elle prend un aspect soucieux, sévère, remue les joues, les arcades dentaires sont serrées : puis au bout

d'un moment « Vous l'avez entendue ; la prière que je viens de faire sera répétée à Sainte-Anne à cinq heures : vous doutez ; écrivez à M. Magnan il vous certifiera le fait. Presque tout Paris m'entend ».

Elle même d'ailleurs reconnaît les voix de tous les médecins, alors qu'ils sont dans leurs chambres ou dans leurs cabinets : elle sait souvent ce qu'ils pensent.

Prolongeant notre interrogatoire, nous lui demandons ses origines, sa famille. Elle se tait, veût se retirer — ses occupations l'y obligent. Nous insistons et après force réticences, nous apprenons que son père n'était pas riche, il est vrai, mais que son oncle possédait 200 000 fr. : les B... [nom de sa famille] sont à leur aise, ils fréquentent la plus riche société du pays. Du côté de sa mère, la fortune est considérable. Ses parents les Favraud-Sarrazin, Favraud-Fournier, Favraud-Boispouneaux, Favraud-Pépin, possèdent la propriété de la Dune, en un mot un million en terres, deux millions en banques.

Elle veut de nouveau se retirer.

D'où viennent ces propriétés ? lui demandons-nous.

— Sa famille les a achetées au gouvernement : car elle a voulu nous le cacher, mais *puisque nous sommes « bon pour elle » elle nous le dira ; sa famille est une vieille famille héréditaire, descendant des Pères de St.-Denis : son ancêtre a été guillotiné en 1793, lors de l'édit de Nantes pour n'avoir pas quitté la soutane ».*

Les Bretaud en France, Brutus en latin, descendent de la même famille.

Elle est devenue confiante : nous en profitons pour lui demander quelques renseignements sur sa voix. « C'est un moyen de défense contre les attaques verbales. Aux verbales, elle répond par sa spirituelle « d'où pas de discussion ». Vous comprenez qu'avec cette puissance et cette naissance, il n'est pas étonnant que j'aie souvent donné des ordres, que j'en ai rarement reçu, et que j'ai toujours été l'objet de marques de déférence. Je suis digne d'être dignitaire ». — Pourquoi nous aviez-vous caché tous vos titres, votre noblesse, votre fortune ?

— C'est de l'ostentation de faire valoir ses qualités, Il est inu-

tile de montrer la gloire que l'on a. *On dirait que c'est de la folie des grandeurs. A ceux qui me disent que je suis grande, je réponds que cela n'est pas. Les gens sont des ingrats, ils ne cherchent qu'à se moquer de vous.*

Elle nous remet une lettre pour son mari. La lettre est minutieusement cachetée : lorsque la malade nous a quittée, nous l'ouvrons, pas un mot de ses idées délirantes. Mais à la fin elle signe :

Nathalie-Jeanne-Véronique dite B. (son nom).

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec hallucinations, troubles de la sensibilité générale et prédominance d'idées de persécution : tendances ambitieuses. Elle est tourmentée par une religieuse et appartient à une très grande famille.*

Dr P. SÉRIEUX.

OBSERVATION VIII

L.... Amélie, Joséphine, femme A, née à Paris, 55 ans, couturière.

Antécédents héréditaires. — Père mort d'apoplexie cérébrale 62 ans.

Mère, morte à 29 ans (suites de couches) pas nerveuse.

Une sœur, (d'un autre lit) fille du père, est alcoolique, et a fait un séjour de plusieurs mois à l'asile Saint-Anne.

Une tante est morte folle à la Salpêtrière.

La malade a encore six enfants bien portants, normaux. — Une fille est morte en nourrice.

Le début de l'affection remontait à 15 ans environ. Elle avait des ennemis, qui l'insultaient et la poursuivaient partout. Elle a fait plusieurs tentatives de suicide (strangulation et submersion).

Depuis 8 ans, les enfants lui en veulent, la volent. Elle entend des voix ; quelquefois elle se bouche les oreilles en criant « Vous me fatiguez ; assez, assez, » elle sent des odeurs infectes dans la cour. Ce sont les voisins, qui les répandent, pour la faire partir.

Elle devient violente, cherche à faire du mal à l'une de ses filles, en lui jetant toutes sortes d'objets à la figure. Elle es

amenée à la préfecture le 27 juin 1888, où l'on note ses idées de persécution, ses interprétations délirantes, son irritation très grande contre sa fille qu'elle accuse de torts imaginaires.

Dans tous les certificats de l'année 88, aussi bien que dans les notes mensuelles, nous trouvons signalées ses idées de persécution, et ses récriminations nombreuses contre sa famille.

Au début de 89, en même temps que l'on voit apparaître les tendances ambitieuses de la malade, elle devient *réticente*, ne veut donner aucun renseignement, et cherche à interpréter, ce qu'elle a dit dans des moments de colère.

6 mars 1889. Elle s'excite tout à coup au milieu de la visite, en déclarant *qu'elle ne doit plus travailler au quartier*. — *Pourquoi ? — Vous le savez mieux que moi*.

Pendant la période d'excitation, qui dure un mois environ, elle raconte « qu'elle est en relations avec le Préfet », qu'elle s'entretient par la pensée avec de grands personnages.

10 juin 90. Elle s' imagine que le médecin empêche qu'on vienne la voir. Elle ne consent d'ailleurs pas à recevoir son mari, ni l'aîné de ses enfants. Très réticente. Ergote sur tout, et se refuse à fournir aucune explication. « Les raisons qu'elle a eues avec son mari ne vous regardent pas ».

Actuellement elle s'occupe à la couture ; parle peu, récrimine fréquemment contre son « internement illégal », adresse de nombreuses suppliques au Procureur de la République, dans lesquelles ne se manifeste aucune idée ambitieuse.

Elle nie ses idées de persécution et ne consent pas à parler des grands personnages avec lesquels elle a été en relations « Si je vous le disais, vous en sauriez autant que moi... Cherchez, faites comme moi, travaillez et vous trouverez les raisons de ce qui se passe ici bas ». — Il est impossible d'obtenir d'autres réponses dans un 1^{er} interrogatoire.

Dans d'autres interrogatoires, elle nous a laissé supposer qu'elle est maintenue à l'asile « par M. de Holenzern, Préfet de France, grand d'Allemagne, » qu'elle a beaucoup connu, et qui venait fréquemment la voir. Elle accepte les questions que nous lui posons avec un sourire moqueur. « *Vous voulez me faire dire des bêtises, vous les écrirez, et je ne sortirai pas* ».

J'ai enferré le médecin. Il a cherché à tout savoir. Je ne lui ai rien dit ».

Son attitude, ses rapports avec les autres malades qu'elle dédaigne, « Je suis polie avec tout le monde ; mais je ne me lie pas », le sourire moqueur qui accompagne ses réponses, ses réticences nombreuses, les quelques mots qu'elle a prononcés pendant sa période d'excitation, les idées de persécution et les hallucinations de l'ouïe, signalées dans les certificats antérieurs montrent bien que nous avons affaire à une délirante chronique arrivée à la période de mégalomanie. Guidée par un motif que nous ignorons, elle dissimule avec soin ses idées ambitieuses.

OBSERVATION IX

B... Louise Françoise Veuve S... 52 ans, née à Etaleut (Doubs)
Tapissière en meubles.

Antécédents héréditaires

G ^d père pat.	G ^d mère pat.	G ^d père mat.	G ^d mère mat.
mort très âgé 80 ans.	morte à 65 ans Pneumonie.	mort subite 56 ans.	Inconnue
-----		-----	
Père		Mère	
mort à 79 ans (Vieillesse)		un peu nerveuse quelques crises morte à 53 ans.	

8 filles, 6 sont mortes, une mort née, deux en bas âge de maladies inconnues, à la suite d'une frayeur ? une quatrième de péritonite à 31 ans, enfin une autre de suites de couches ; la dernière est en bonne santé (55 ans) et n'est pas nerveuse.

Notre malade réglée à 17 ans n'a rien présenté à signaler jusqu'en 1884.

A cette époque, à la suite de la mort de son mari, elle devie n

triste, se croit seule, isolée sur la terre, pense qu'on la déteste et verse d'abondantes larmes. — Pas d'idées de suicide. Peu à peu, sous l'influence peut être d'excès alcooliques, elle entend un voisin qui frappe à la cloison pour l'empêcher de reposer. Une veuve, sa voisine, veut l'attirer chez elle. Elle refuse ses avances, sachant que cette personne a chez elle une demoiselle qui a des amants et qu'on veut les mettre sur son dos. Quand elle revient de travailler, des gens dans la rue lui disent en se moquant d'elle « ma petite dame ». Internée à cette époque, elle présente un délire de persécutions très net, sans qu'il semble qu'elle ait pu désigner ses persécuteurs. Elle sort légèrement améliorée après un séjour de quelques mois.

En 1889, nouvel internement. On l'insulte, on met des substances malfaisantes dans son lait. Elle sait maintenant qui la poursuit. C'est son concierge et quelques voisins qu'il a acquis à sa cause par de l'argent. Bientôt apparaissent les idées ambitieuses exprimées sous forme dubitative « Elle croit, *sans l'affirmer encore*, qu'elle est d'une famille noble ; quelque temps après, elle précise davantage, elle appartient *probablement* à la famille du Comte de V..... et elle doit prochainement recueillir un héritage important.

Aujourd'hui troisième internement, la malade est très réticente, elle parle peu de son délire, aussi bien de ses idées de persécution que de ses idées ambitieuses. Son attitude est cependant caractéristique. Elle marche la tête élevée, le regard hautain, prend beaucoup de soins de sa toilette, s'occupe irrégulièrement.

« *Que voulez-vous que je vous raconte des bêtises ? j'ai été un peu toquée, mais pas folle.*—Qu'est-ce que vous écrivez ? C'est encore pour me tenir enfermée. Ecrivez que je tourne mon pied de travers ». Elle croit encore à la réalité de ses hallucinations d'autrefois. Des gens voulaient entrer chez elle, mais elle les explique : « Vous savez ce que c'est qu'une femme seule. Elle est toujours recherchée. Ils me disaient mariez-vous avec moi. Ils avaient vu que j'étais une bonne ouvrière.

Si nous l'interrogeons sur sa prétendue parenté avec le Comte

de V..., « *il m'est venu à l'idée nous dit-elle, de me moquer du médecin en me disant sa protégée, sa parente même... J'ai d'ailleurs cru que j'étais sa protégée* », souvent lorsqu'elle travaillait comme tapissière au Château du Comte de V... celui-ci venait la voir à l'atelier. Elle en avait conclu qu'il avait des attentions particulières pour elle et qu'il devait la protéger.

C'est pour apprendre au médecin chargé de l'examiner à ne plus être aussi curieux quelle a répondu par moquerie qu'elle était d'une noble famille ».

CERTIFICAT. — Délire chronique des persécutions avec tendances ambitieuses. (D^r. MARCEL BRIAND).

Ce serait mal connaître, à notre avis les aliénés et surtout les délirant, chroniques que de croire cette malade B... guérie. Elle sait aujourd'hui pour quelles raisons elle a été interuée à plusieurs reprises et les médecins dans leurs interrogatoires multiples ont fait son éducation. Elle connaît parmi ses idées celles qu'elle doit émettre pour paraître raisonnable, celles au contraire qu'elle doit cacher. Qu'il survienne une période d'excitation ce qui s'est produit quelques jours après que nous ayons recueilli cette observation, B.... dit alors qu'elle est d'une grande famille,.... la République elle-même. Plus de réticences, plus de sourires en énonçant ses idées de grandeur.

N'admettra-t-on pas dans ces cas que les malades quoique complètement délirants, aient conservé suffisamment leur intelligence pour savoir ce qu'ils doivent cacher, alors qu'ils réclament avec insistance leur sortie.

Témoin aussi le fait cité par M. Garnier (1), du nommé R... âgé de 42 ans, instituteur qui, pendant quinze ans, a été persécuté, puis a choisi un persécuteur, un inspecteur de l'Université ; enfin le délire ambitieux se montre ; son fils sa-

(1) *Société médico-psychologique*. 31 janvier 1887

crifié par ses ennemis « eût été un homme prodigieux, un grand général, il aurait rendu à la France l'Alsace et la Lorraine. Une machination politique ourdie à Berlin et pour laquelle on a recruté des complices à Paris : telle est la cause de la mort de son enfant ».

Forcé de cesser ses fonctions, il écrit une lettre de menaces et se fait interner en 85. Après quelques jours d'excitation et d'un délire très actif, son attitude devient calme et réservée. Pendant plusieurs mois il se tient tranquille ; s'occupe aux écritures, circule dans l'asile et ne parle plus de son délire. « Lorsqu'il réclame sa sortie en termes posés ; il réussit à se faire écouter et la *question de sa mise en liberté fut sérieusement agitée*. La décision désirée ne venant pas assez vite à son gré, il s'anime ; devient moins maître de lui ; enfin il ne se contient plus et *le délire apparaît aussi net, aussi actif que jamais*. De guérison il n'y en a que la trompeuse apparence. » Et comme le faisait prévoir à l'époque M. Garnier, ce malade n'a pas depuis cessé d'être interné. Aujourd'hui où il nous a été donné de le revoir, il ne dissimule plus et il dit à tout le monde ses nombreux titres. « Dieu, grand empereur, créateur des mondes, etc. »

Nous résumerons aussi dans la thèse de M. Garnier, (page 67) une observation tirée de Legrand du Saulle. C'est celle d'un aliéné, le nommé L... atteint du délire des persécutions, qui avait eu à souffrir de l'irrégularité de sa naissance. Après une longue période de persécutions, il devint ambitieux. Il s'adresse aux ministres, aux magistrats, aux députés, leur envoyant des mémoires volumineux où il réclame justice. « Il s'applique à *dissimuler ses hallucinations et à ne pas formuler nettement ses prétentions*. De loin en loin seulement dans un moment d'expansion il prononce quelques paroles

de nature à mettre sur la voie de ses pensées et à trahir les détails de son délire »... et cependant comme artiste il descend de Raphaël, comme homme politique, il réunit les droits des familles de Bourbon et d'Orléans.

Enfin un autre motif peut empêcher le mégalomane de dévoiler ses idées ambitieuses, même alors qu'il n'y a plus aucun doute dans son esprit, alors qu'il s'est complètement identifié avec sa nouvelle personnalité : c'est la conviction profonde qu'ont quelques uns de ces malades que le monde entier est au courant de leur situation. Si plus haut nous cherchions à établir des différences entre le persécuté et le mégalomane pour la méfiance plus grande chez celui-ci que celui-là, il faut ici à notre avis les rapprocher l'un de l'autre.

Bien souvent l'on voit des ambitieux que l'on interroge sur leurs titres ou leur fortune, répondre avec dignité : « Vous le savez bien, ne faites pas l'ignorant ». Se rapprochant ainsi des nombreux persécutés qui, lorsqu'on leur demande leurs souffrances, disent : « Vous le savez mieux que moi ».

D'autres malades nous ont paru cacher leurs idées délirantes sous l'influence d'un sentiment d'hostilité envers telle ou telle personne. Réticents pour l'une, ils s'ouvriront après quelques tâtonnements à celle qui leur paraît mériter leur confiance.

Un exemple probant de ce fait est une malade dont nous rapportons plus loin l'observation.

La nommée B. : « de race triplement royale, nièce et filleule du pape etc. » avait englobé un de nos collègues dans son délire. Elle le croyait comme elle, victime des « invisibles », et chaque jour elle lui remettait des manuscrits ou de petits ouvrages faits à son intention. Quant au médecin et à nous, elle ne nous adressait que très rarement la parole, se

plaignait des provisions qu'on ne lui apportait pas, des persécutions dont elle était l'objet ; mais jamais elle ne nous a annoncé ses titres ; c'est grâce à l'obligeance de notre collègue, que nous avons pu mener à bien son interrogatoire. et cependant, même à lui, elle n'a pas voulu dire quelle était la puissance qui lui permettait de connaître tout ce qui se passait, la vie et le nom de tous les gens qu'elle voyait. Pendant longtemps, d'ailleurs, (plus de six mois) elle avait caché à tout le monde, ce que « Dieu, le fils » lui avait révélé : et ce n'est qu'un jour où se trouvant avec son mari au parloir qu'elle lui dit : « Tu vois cet homme, c'est un sodomiste ; il se moque de moi ; je n'ai qu'un mot à dire pour le faire disparaître ».

Dans quelques cas aussi, les persécutés sous l'influence d'une idée délirante, croient qu'il leur est défendu de parler de la protection dont ils sont l'objet. Nous voulons surtout parler ici des mégalomanes mystiques, de ceux « que la Providence a désignés comme ses enfants ». Ils cachent alors sous des idées de dévotion, sans doute exagérée, leurs idées mystiques.

D'autrefois enfin un mépris pour leur entourage les force à se renfermer dans leur dignité. Ils se bornent alors à dicter des ordres, envoyer des télégrammes ; fort étonnés, indignés même qu'on obéisse avec tant de lenteur à leurs injonctions. Une malade de notre service, à l'attitude digne et réservée avec le costume de l'Asile qu'elle a modifié avec soin, nous donne fréquemment à la visite des lettres qu'elle nous ordonne d'envoyer aux « grands dignitaires de sa cour ». Elle les signe tantôt l'Impératrice Eugénie, tantôt la République ; mais elle ne parle que fort rarement ; et jamais des titres que son imagination lui a donnés.

Voilà, d'après nous, les principaux motifs que nous avons

trouvés chez nos persécutés ; ces raisons : une méfiance exagérée, l'indignité de l'interlocuteur, la crainte du ridicule le désir de sortir de l'asile, un orgueil outré, une idée délirante ou une hallucination, etc... les malades ne nous les ont avouées que grâce, comme nous l'indiquerons plus loin, à des interrogatoires répétés, à des ruses de toutes sortes.

Mais souvent, il ne nous coûte pas de l'avouer, nous n'avons pu arriver à obtenir un aveu, malgré une attitude caractéristique de préoccupations ambitieuses.

Dans certains cas le malade dissimule, puis sous l'influence de la colère, d'un accès d'excitation, on apprend ce qu'il cachait avec soin ; revenu au calme il nie ses idées de grandeur et se refuse à faire connaître sous quelle influence il les cache.

Sachant maintenant les raisons qui font que logiquement le délirant chronique devient mégalomane, connaissant les principaux motifs qui le pousseront à cacher ses idées ambitieuses nous pouvons étudier avec plus de fruit, la manifestation de ses idées et voir comment il les dissimule.

CHAPITRE III

Symptômes

Comment se manifestent les idées de grandeur ? Comment le malade les dissimule-t-il ?

Nous avons vu que ce serait une erreur de ne considérer comme mégalomanes, que les malades se disant empereurs, rois députés ou millionnaires. Les limites de ce délire sont beaucoup moins restreintes ; le persécuté anxieux, jusque là préoccupé des injustices ou des tracas auxquels il est en butte, qui se montre peu à peu satisfait, et chez lequel se manifeste la conviction que ses ennemis ont moins de prise sur lui, présente déjà une idée ambitieuse. Ce mépris du persécuteur, cette persuasion que malgré tout il ne pourra l'atteindre, la présence d'hallucinations favorables, est l'indice de la période de transition, lente et régulière comme la marche de la maladie elle-même. On a aussi souvent constaté qu'avant d'arriver à cette période confirmée, le persécuté grandissait son persécuteur avant de se grandir lui-même. N'est-il pas plus digne d'être poursuivi par un ministre, le Président de la République, un grand personnage en un mot, que par son voisin, son concierge ?

Fréquemment enfin les malades ont fini par trouver dans leur esprit le moyen de se débarrasser ou de se venger de leurs persécuteurs de rendre inoffensives leurs persécutions, de ne plus prêter attention à leurs misères. D'autre fois un hallucination a pu leur indiquer la puissance dont ils disposent.

A ces idées de satisfaction, de mépris des ennemis, véritable genèse de l'idée ambitieuse, viennent peu à peu s'ajouter à des idées plus nettement mégalomaniaques. Les modalités, et les manifestations différentes de ces idées suivant le milieu l'éducation, les croyances du malade ont été étudiées avec un grand soin par notre excellent maître M. le Dr Magnan ; nous croyons devoir lui emprunter le tableau ci-contre qu'il a dressé dans son livre, le délire chronique (1).

Nous n'avons point ici à étudier le caractère de ces idées ambitieuses, leur coordination logique, et leur systématisation.

Ce que nous avons à montrer maintenant c'est comment le malade les dissimule. Car il faut bien le dire, si dans quelque cas, il les cache à la période de mégalomanie confirmée, sous l'influence d'un mobile que nous avons étudié plus haut, c'est surtout au début, alors que ses idées n'ont pas pris définitivement droit de domicile dans son esprit que cette dissimulation se rencontre.

Il est superflue définir ce que nous entendons par dissimulation. Qu'il nous suffise de dire que dans le cadre de notre étude entreront en première ligne les malades qui nient avec énergie leurs idées ambitieuses, ou bien ont l'air de les considérer comme pathologiques ; puis ceux qui n'en parlent que rarement, cherchant de parti pris à les dissimuler, enfin en

(1) MAGNAN et SÉRIEUX. *Délire chronique*. Paris, 1892, p. 99.

Couleur du délire suivant l'éducation et le milieu social.

1°	Période d'incubation pas- se généralement inaper- çue.	1° Inquiets
2°	Systématisation, commeu- çante, Préoccupations pénibles. Délire de per- secution.	2° Persécutés.
3°	Systématisation de plus en plus accentuée. Dé- lire des grandeurs sté- réotypé.	3° Ambitieux.
4°	Période terminale ou de dissolution, de démence.	4° Déments.

Électrisés
Magnétisés
Hypnotisés
Empoisonnés
Mouchards
Volés
Ruinés

Empereurs
Rois, Députés, Présidents
de la République,
Millionnaires
Mégalomanes
Réformateurs
Inventeurs

Dieu
Saint-Esprit
Christ
Vierge

Démonolâtres
Théomanes
Antéchrist
Jeanne d'Arc
Prophètes

dernier lieu, ceux qui jugent inutile de dire à tout le monde leurs titres ou leur fortune, racontent avec plaisir leurs persécutions passées et ne parlent jamais de leurs idées ambitieuses.

Comment se présente à nous un malade mégalomane qui dissimule ? Bien souvent, rien dans son attitude ne mettra sur la voie du diagnostic. A peine pourra-t-on noter un air hautain, une attitude pleine de mépris, des réponses calmes et posées ou au contraire un silence dédaigneux, une modification de sa coiffure et de son vêtement.

Dans un premier interrogatoire, il répondra nettement, dira son nom, sa profession, gardant pour lui-même les titres récents qu'il s'est attribués. Il se plaindra avec prolixité des persécutions qu'il subit, des outrages dont on l'abreuve, ou au contraire si on lui parle de ses malheurs passés, il répondra avec un sourire moqueur. « Oui, autrefois ; c'étaient des plaisanteries. »

Bien souvent enfin si l'on fait allusion à ses titres imaginaires, il en rira ; dira comme notre malade de l'observation IX, « c'était, quand j'étais folle, » ou bien, d'un air mystérieux il répondra « c'est un secret » (obs. X) et gardera le silence.

Quelquefois enfin, le malade essaiera d'éviter les interrogatoires, inventera pour ne point répondre au médecin des syncopes, des indispositions subites, des maladies imaginaires.

On trouvera un bon exemple de ce que nous avançons dans l'observation suivante :

OBSERVATION X

R..., Catherine, dite Veuve D..., 51 ans.

Dès son passage à la Préfecture de Police, il est constaté dans

le certificat immédiat qu'il est impossible d'obtenir de la malade des renseignements sur ses parents, son lieu de naissance, ses relations, son genre de vie.

Une voisine, amie de la malade depuis 13 ans, nous a raconté les faits suivants :

Il y a 8 à 10 ans environ, R... a eu peur d'être assassinée ; elle se cachait pour rentrer chez elle, et ne voulait pas qu'on sût où elle habitait. Par crainte des malfaiteurs elle se barricadait dans son appartement, mettait deux oreillers sur son lit pour faire croire qu'il y avait deux personnes chez elle. Jamais elle n'a parlé de sa famille, elle prétend n'avoir aucun parent, et se dit même enfant naturel. Elle ne reçoit que les époux D..., qui nous fournissent ces renseignements) parce que le mari a servi sous *l'Empire*. Elle paraît posséder une petite aisance, (60.000 fr.) qu'elle aurait déposé entre les mains du commissaire de police.

Nous apprenons en outre que pendant un séjour qu'elle a fait à l'asile Ste Anne, avant d'arriver à Villejuif elle avait le caractère difficile, et ne pouvait supporter qu'on la touchât. La coiffait-on, elle se plaignait au chef de service de ce manque d'égards. Elle exigeait qu'en s'adressant à elle on lui parlât à la troisième personne et racontait quelquefois qu'elle avait trois domestiques.

Actuellement la malade parle peu ; elle refuse de s'occuper ; elle a choisi parmi ses compagnes une jeune débile sur laquelle elle a pris un grand ascendant, et qu'elle considère comme sa servante. Elle ne lui a d'ailleurs jamais confié aucun de ses secrets ; c'est cependant la seule personne avec laquelle elle daigne s'entretenir.

Dans sa division elle a marqué d'un signe particulier une chaise qu'elle reconnaît entre toutes les autres, et sur laquelle elle défend qu'on s'assye. Au lavabo, elle fait sa toilette seule, et ne consent pas à ce que d'autres malades se lavent en même temps qu'elle ; à table, elle cherche le plus possible à manger seule, après ses compagnes.

Rien dans sa toilette, sa coiffure, ses gestes et surtout ses paroles ne met sur la voie du diagnostic. En face du médecin elle parle peu, elle cherche à fuir l'interrogatoire, invente des

prétextes ; une indisposition subite (la diarrhée, une syncope). — Forcée de répondre, elle énonce des phrases très brèves « j'étais malheureuse, on voulait m'assassiner »... Si on lui demande alors, où se trouve cachée la fortune dont elle a une seule fois parlée, elle répond après mille réticences « ça, c'est mon secret — Même réponse, si on l'interroge sur sa famille, son lieu de naissance, son domicile.

Nous étions donc en présence d'une malade très dissimulée, que grâce aux renseignements, par nous recueillis, nous savions être depuis longtemps persécutée. D'idées de grandeur, nous n'en trouvions pas de traces dans ses courtes réponses, et cependant en étudiant ses habitudes, son dédain pour les autres malades, son désir d'être respectée, l'on devait songer à un délire inégalomaniacal caché.

Un fait, nous avait frappé, elle ne recevait personne chez elle, et elle consentait cependant à la visite des époux D... dont le mari avait servi *sous l'empire*, quel motif pouvait la pousser à agir ainsi ?

Ne fallait-il pas voir une corrélation entre ces idées de grandeur peu manifestes et cette faveur accordée à ses voisins ?

A la visite, nous nous approchons d'elle : elle essaie de nous éviter : nous l'entraînons dans un coin de la salle et mystérieusement lui disons tout bas :

« J'ai reçu une lettre de la famille impériale. »

— Ce n'est pas possible, nous répond-elle, d'un air étonné. —

— Si. Pourquoi me cachez-vous que vous appartenez à cette illustre famille ? —

Se voyant découverte, elle ajoute d'un air fin :

— « Je ne vous l'ai pas caché, je n'ai pas pensé à le dire.

Sur un signe de doute,

— « Je ne voulais pas qu'on le sût. On m'a défendu de le dire, parcequ'on rit de moi. D'ailleurs c'est un secret »

— Etes-vous parente ou alliée ?

— (D'un air modeste) Alliée seulement.

— Non, non parente, je le sais.

— Parente, puisque vous le savez, j'aime mieux vous l'avouer.

— Votre père était le frère de l'Empereur ?

— Son cousin seulement.

Elle manifeste de nouveau l'intention de nous quitter : nous lui disons qu'on aura pour elle les honneurs qui lui sont dus, « Merci, monsieur, mais n'en parlez pas.

— A qui voulez-vous que nous donnions le bonjour ?

— « A ceux que vous savez « *Ceux nés à Paris* »

Depuis qu'elle nous a confié une partie de ses idées délirantes, elle nous adresse un bonjour affectueux, et nous demande souvent « rien de nouveau ? ». — Si quelqu'un s'approche, au moment où elle nous parle, elle se tait brusquement, mettant un doigt sur la bouche pour nous imposer le silence.

Nous n'avons d'ailleurs pas pu, malgré la confiance relative qu'elle nous accordait, obtenir le récit complet de toutes ses idées délirantes. Nous croyant au courant de ses histoires elle ne dit les choses qu'à demi mot, répondant par des phrases à double sens, difficiles à interpréter. Elle détourne le plus possible la conversation, qu'elle cherche à éviter par tous les moyens.

Nous avons pu cependant apprendre qu'elle croit être la fille du cousin de l'empereur Napoléon III, mariée au prince Jérôme dont elle aurait eu deux enfants Louis et Victor. Son père « amiral de la ligne » habite le quartier des Champs Elysées ; il a eu un grand nombre de titres que le « nouveau régime » lui a supprimés.

Toujours mystérieuse, elle ne doit pas lui écrire. « Ça l'indisposerait contre elle. » Quant à nous, si nous voulons correspondre avec lui, il faut s'adresser « au Journal le Rappel hors Paris à Ancône (Italie). » Elle refuse de nous indiquer la demeure, les titres exacts de son père « Ça, c'est mon secret » il s'appelle de R... (nom de la malade) affirme-t-elle pour se débarrasser de nos questions.

Elle possède un million, qu'elle a eu en dot lors de son mariage avec le prince Jérôme ; d'ailleurs sa fortune est considérable, comme celle de ceux « nés hors de France. »

A un certain moment R... est devenue beaucoup plus taciturne ; elle évite toute conversation et ne dit plus que « Ne me parlez plus de tout ça, je dois me taire. »

Il est difficile de trouver une observation plus concluante au point de vue *de la dissimulation*. Nous y voyons avec quel soin la malade essaye d'éviter les interrogatoires ayant pour but de découvrir son secret.

Dans l'asile, les délirants chroniques ambitieux se mêlent rarement aux autres malades, s'isolent le plus possible, parlent peu. Egoïstes, comme la plupart des aliénés, ils ne s'occuperont pas de leurs semblables, qu'ils considèrent comme bien inférieurs à eux. Ils ne leurs confient que très rarement le sujet de leurs préoccupations malades ou le récit des dignités qu'ils ont récemment acquises. Vêtus toujours proprement, quelquefois même avec une certaine recherche, (nous ne voulons point parler ici des modifications qu'ils peuvent introduire dans leur costume ou leur coiffure et qui mettront sur la voie du diagnostic) ils s'occupent peu et ne consentent que rarement à aider le personnel, sans doute pour ne pas s'abaisser. Ils choisissent leurs occupations, celles qu'ils jugent dignes d'eux, les ouvrages d'agrément, le crochet, la broderie, etc... chez la femme, le dessin et les lettres chez l'homme. Il est tout à fait exceptionnel de pouvoir les occuper à la vaisselle, à la buanderie, en un mot aux soins journaliers du ménage, qu'ils considèrent comme au dessous d'eux.

Leur besoin de commander et d'être obéi se montre quelquefois dans des faits en apparence insignifiants. Dans les ateliers de couture de nos asiles, une délirante chronique cherchera à diriger une table de travail ; une autre chargée avec peine de la propreté d'un dortoir, veut prendre une telle autorité, qu'elle demandera, fort étonnée de ne pas l'obtenir, une punition pour une infirmière, qui n'aura pas suivi docilement ses instructions.

Témoin la malade dont nous rapportons ici l'observation :

OBSERVATION XI

M... Jeanne, Vve. B... née à Lucenay Levêque (Saône et Loire)
62 ans, rentière.

Antécédents héréditaires. — Elle appartient à une famille d'inventeurs, comme nous le dira la malade, mais d'inventeurs malheureux. Le père, séparé d'avec sa femme, inventeur, a cherché sans succès, à faire adopter un tracé du canal du centre; accusé de détournements de fonds publics, il a du faire cinq ans de prison. Pas alcoolique.

Mère, peu intelligente, pas nerveuse.

Un seul frère. Il s'est engagé, et est parti pour le Sénégal où il est mort à 29 ans.

Antécédents personnels. — Régée à 15 ans jusqu'à 54 ans. Mariée à 21 ans (1850), avec un maréchal des logis de la garde de Paris, devenu plus tard officier.

Elevée dans son pays (Lucenay) jusqu'à 11 ans 1/2, elle l'a quitté pour venir à Paris avec sa mère. Elle a fait le métier de relieuse jusqu'à son mariage.

Ses ennuis remontent à 1883: mais bien avant déjà on la poursuivait. Les parents de la première femme de son mari lui en voulaient, et lui on créé toutes sortes de difficultés.

Nous ne dirons que quelques mots de ses persécutions pour arriver rapidement à ses idées de grandeur. Ce sont toujours les voisins, le concierge et plus récemment les habitants de Mainville qui la tracassaient. On lui criait « vache, p.... Tu ne veux pas te taire, tu crois nous faire peur etc.... » On est un jour entré chez elle, on a changé ses écrits, dénaturé ses reçus. Elle adresse une plainte à la gendarmerie, et s'aperçoit qu'on y a déposé un registre où tout ce qu'elle fait chez elle est inscrit. « Ça vient du ministère de l'Intérieur ». On a en outre essayé de se débarrasser d'elle, et actuellement « elle perd son sang brûlé ». Les sœurs du pays l'ont empoisonnée. A ces malheurs nombreux, s'ajoutent des pertes d'argent.

« Si tout ce monde là est contre moi, dit-elle, c'est que, je ne suis pas la première venue. Vous le savez d'ailleurs monsieur, on a du vous le dire. — Sur notre négation elle hésite, dit qu'elle

a toujours caché ses inventions depuis qu'elle est enfermée, et enfin après force réticences nous raconte les faits suivants :

Contrainte à beaucoup voyager par suite de la position de son mari, officier d'infanterie de marine, elle a visité la France d'abord, puis la Réunion, Madagascar, la Nouvelle Calédonie. Ce qui lui permis d'étudier la culture de ces différents pays. A Toulouse, elle fait des recherches sur le choléra des vers à soie, qu'elle guérit en modifiant leur nourriture et en la leur donnant d'une autre façon. Elle aurait obtenu à son dire une prime et une médaille. A Madagascar, elle plante des bananiers qui depuis ont rapporté des sommes considérables. En 1870, elle a « sur les bras les bâtiments de l'Etat, la fortune du Maire ; elle sauve les récoltes, et ne demande rien pour tous ces services. »

En 1883, elle se livre à l'étude du phylloxéra, et de l'ordium « il faut tailler, tailler..., brûler lessarments. Le phylloxera, elle le détruit de la manière suivante. Dans les jardins elle conseille de planter des fraisiers que le phylloxera recherchera et pour lesquels il désertera les vignes. Dans les grandes cultures, il faut badigeonner la souche avec de l'huile à brûler après l'avoir déracinée et la laisser à l'air pendant quelques jours après le badigeonnage ». A ces inventions déjà nombreuses il faut ajouter celle à laquelle elle paraît attacher le plus de prix, c'est le remède pour la maladie des faisans. Désirant faire des essais en grand, elle demande l'autorisation au préfet de police. Elle n'obtient pas de réponse à cause de l'animosité des habitants du pays. Ceux-ci désiraient en effet qu'elle donnât ses inventions.

Voyant que toutes ses démarches étaient sans résultat, elle a écrit au Président de la République et s'est présentée à l'Elysée pour lui demander l'explication de ses persécutions et l'entretenir de son procédé de guérison des faisans. Deux heures après, elle était à la préfecture, où un homme venu de la part du Président lui demandait son nom.

Actuellement H... ne parle plus de ses inventions. Elle les racontait au début de son internement ; aujourd'hui, elle est devenue réticente et ne parle ni de ses persécutions, ni de ses inventions. Elle s'occupe peu, veut être la maîtresse, cherche à diriger le personnel, et demande à être obéie. — « On m'a dit, nous

ajoute-t-elle, d'aller à la buanderie. Je n'ai pu que sourire » et elle lève les épaules avec l'air profondément dédaigneux. L'ordinaire ne lui convient pas, son lit est trop dur, etc...

Elle consent à s'occuper d'un dortoir, à la condition qu'on exécute ponctuellement ses ordres.

Elle écrivait d'abord beaucoup, au médecin en chef, aux autorités, à l'ambassadeur d'Autriche qui la cherche pour obtenir d'elle le remède contre la maladie des faisans. Actuellement elle a cessé d'écrire, et rien si ce n'est son attitude un peu composée, son besoin de commander, ne ferait supposer les idées de grandeur qu'elle dissimule avec soin.

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec illusions; interprétations fausses et prédominance d'idées de persécution. Tendances ambitieuses. On lui en veut à cause de ses inventions. Réticences.* (D^r MARCEL BRIAND).

D'autres aliénées veilleront à avoir une chaise, une place que nul ne puisse prendre. Si on leur demande la raison de leur préférence, elles trouveront aisément un prétexte inexact pour l'expliquer. A l'heure du repas, toujours à la même place à table, elles veilleront à avoir les mêmes voisines qu'elles connaissent, auxquelles rarement elles ont confié leur délire, mais avec lesquelles elles ne sont jamais familières. Elles choisissent souvent parmi les malades, des débilés sur lesquelles elles prennent rapidement de l'ascendant et qu'elles se plaisent à considérer comme leurs domestiques.

D'un caractère difficile, arrogantes avec le personnel, elles supportent peu qu'on les touche, qu'on les habille, qu'on les lave ou les coiffe etc..

A la visite du médecin, tel malade affecte de ne pas se lever, de garder sa casquette, de ne pas interrompre une conversation commencée, de ne montrer aucune marque de respect pour celui qu'il considère comme son inférieur. S'il

demande quelque chose, c'est sur le ton de l'autorité, jamais de la prière.

Souvent enfin, méprisant sa famille, il refuse de voir ses parents « indignes de lui », Il parle peu, surtout au médecin qu'il prend rarement pour confident ; il l'entretient de l'alimentation qui ne lui paraît pas assez bonne, du lit trop dur ou de la température de la salle trop inégale. Ses plaintes sont fréquentes et cependant dans ses paroles ne perce aucune idée ambitieuse.

D'autres au contraire s'étonnant qu'on ne leur rende pas les honneurs qui leur sont dus, récriminent et demandent sans cesse leur sortie. Ils écrivent aux autorités aux députés, aux magistrats et cachent avec soin dans leurs lettres, les titres dont ils se sont parés. A la visite du magistrat, ils répondent posément, s'étonnant de leur internement prolongé, réclamant leur liberté et paraissent souvent sains d'esprit.

Qu'il nous soit permis de citer brièvement le cas d'un malade dont nous ne pouvons publier l'observation in extenso en raison de la notoriété qui s'attache à son nom et que des faits trop précis permettraient de reconnaître.

Interné dans une maison de santé, délirant ambitieux, il avait dit quelquefois dans des périodes d'excitation être le fils de Napoléon I. A la visite d'un médecin militaire, chargé par le ministre de l'examiner il répond nettement sans parler de ses titres imaginaires. Le major prévenu fait allusion à Napoléon I^{er} et rien ni dans l'attitude, ni le facies du malade ne fait supposer qu'il s'agisse de son prétendu père. Enfin au moment de le quitter, le médecin lui propose de mettre son nom au bout d'une pièce destinée à l'autorité militaire ; sans hésitation aucune, le malade signe « Napoléon II. »

Telles sont les habitudes et la manière d'être, la vie en un

mot de ce malade chez lequel il s'agit maintenant de rechercher les signes de la dissimulation ; puis qu'il faudra par un interrogatoire bien conduit amener à révéler ce qu'il a jusqu'ici caché avec le plus grand soin.

.

CHAPITRE IV

Diagnostic

Comment reconnaît-on que le malade dissimule ? Comment peut-on lui faire avouer ses idées délirantes ?

On comprendra aisément combien dans certains cas le diagnostic doit être difficile ; et cependant grâce à l'habitude des malades, à un examen minutieux, à une longue patience, enfin à quelques subterfuges le médecin peut bien souvent réussir à le formuler. La douceur et l'affabilité qu'il montrera envers eux, constitueront d'importants éléments de succès. Que le malade considère son médecin comme son conseiller, son ami, et peu à peu de lui-même il lui confiera ses idées délirantes.

Nous étudierons successivement les signes qui nous permettent de supposer qu'il y a dissimulation, la preuve qu'elle existe, puis les moyens, dont l'aliéniste dispose pour découvrir le secret de son malade.

L'individu, qu'il a devant lui, est âgé de 40 à 50 ans : il a vécu jusqu'à 35 ans environ sans présenter de troubles intellectuels manifestes. Depuis une dizaine d'années, il s'est profondément modifié ; il a même été souvent interné dans d'autres asiles dont il est sorti amélioré, jamais guéri. Jeune,

avait il est vrai un caractère un peu bizarre, fantasque. Au collège, il fuyait la société de ses camarades ; à l'atelier, il s'isolait le plus possible. Marié, il était devenu jaloux, soupçonneux. Il y a 10 ans qu'il a commencé à se méfier de ses proches, à surveiller son alimentation, à faire lui-même son marché. Il a eu « des voix » qui l'insultaient. Souvent dans la rue, il se retournait brusquement, sans parvenir à apercevoir la personne qui l'avait invectivé. Rentré chez lui, il se barricadait, mettait une arme sur sa table de nuit. Le délire s'affirmait, il désignait son voisin qui le faisait surveiller. Il se portait même à des voies de fait. Peu à peu il est devenu plus calme, a moins parlé de ses ennemis. Il en sourit même lorsqu'on lui rappelle ce qu'il disait jadis.

Quelquefois rien au premier abord dans ses paroles ne fait songer à une affection mentale.

Avons-nous affaire à un homme guéri d'idées de persécutions passagères ou au contraire atteint d'une maladie à marche chronique, progressive qui cache actuellement avec soin ses idées de grandeur ?

Il faut étudier le malade souvent, dans les quartiers, dans ses rapports avec le personnel et les autres malades.

Dès l'abord, on est frappé de son attitude ; quelquefois normale elle est d'autrefois pleine de dignité. Son salut est bref, sa figure impassible, son regard froid et dédaigneux. Il attend avec calme les questions qu'on va lui poser. Son costume offre souvent des particularités intéressantes. Tel malade portera une décoration d'une manière plus ou moins cachée ; tel autre, au contraire, aura un vêtement ayant des ressemblances marquées avec celui du prêtre, du moine ou du général etc. La malade suivante dont nous rapportons l'observation et qui n'a jamais voulu nous dire sa nouvelle personnalité, modifiait tellement bien le fichu blanc d'uniforme que sa coiffure ressemblait à une cornette de sœur de charité.

OBSERVATION XII

R... Louise, 58 ans, célibataire, née à Montrouge (Seine), professeur de dessin.

Antécédents héréditaires. — Père mort à 82 ans, de vieillesse. Mère morte à 76 ans d'affection du cœur (?). Un frère de la malade est mort à 40 ans (d'une maladie de tête).

Antécédents personnels. — Bien réglée depuis l'âge de 16 ans, elle a habité dans sa famille jusque dans ses derniers temps.

Le début de ses persécutions remonte à 1879 ; elle vient à cette époque habiter rue d'Assas, où elle cherche à donner des leçons de dessin. Les voisins l'empêchent de faire du feu, en fermant une trappe, pendant l'hiver rigoureux de 1880.

Elle quitte la maison, va se fixer pour six mois seulement rue Vriant à Montrouge ; sa propriétaire cherche à l'empoisonner, en lui apportant plusieurs fois du bouillon qui la rend malade. Rue du Moulin-Vert qu'elle habite six mois, on la poursuit, on cherche à se débarrasser d'elle, et cependant « il n'est pas possible de trouver une personne plus innocente qu'elle, on lui a fait beaucoup de mal ; voilà tout. » Puis à Malakoff, à Châtillon, une petite femme grise et sa concierge, lui font toutes les misères possibles ; elles frappent à ses fenêtres, envoient de l'urine sous sa porte. Pour se protéger elle attache sa serrure, et glisse des linges sous les joints de la porte. De nouveau forcée de quitter son logement (car on l'oblige à aller là où elle ne veut pas), elle vient à Bagneux, où elle cherche à obtenir de ses persécuteurs sa liberté d'action.

A ce moment elle désigne sa persécutrice. C'est la fille G... qui l'a fait déménager de Châtillon et la force à loger à Bagneux. Elle a lancé contre elle les petits L... et les petits C... qui font des trous dans son mur, lui lancent de l'eau, lui jettent de la boue, mais ne peuvent la blesser.

A cette époque remonterait l'idée ambitieuse ; mais elle n'en parle que longtemps après. « Depuis 14 ans que la fille G... la poursuit, après ce que lui ont fait les petits L... et C., ces sales communards, si elle n'avait pas une puissance invisible qui

la protège, il y aurait longtemps quelle serait pulvérisée, tuée, emprisonnée ».

Bientôt ce ne sont plus seulement les enfants ; tout le monde s'acharne après elle : « On lui abîme, on lui mutile son intérieur ».

Les personnes du quartier connaissent mieux qu'elle toutes ses souffrances, on volait son démêloir, ou la tirait dans les nerfs, dans les muscles.

La malade, pendant qu'on lui parle, refuse de s'asseoir. Elle ajoute en nous voyant écrire : « Tous ces gens-là savent pertinemment ma conduite partout. On ne peut m'enfouir et si vous m'enfouissez, ce serait malheureux ». Elle marche de long en large d'un pas saccadé. « On lui fait mal aux jambes ».

Elle raconte facilement, avec des détails précis, tous les malheurs que l'on vient de lire, mais ne parle pas de ses idées ambitieuses et mystiques.

Cependant son air hautain, ses réticences nombreuses, et, plus que tout, le costume spécial dont elle s'affuble permettent de certifier qu'elle est arrivée à la période de mégalomanie.

Elle porte sur la tête son fichu blanc d'uniforme, et l'arrange de telle manière qu'il ressemble à une cornette de sœur de charité ; elle refuse de s'occuper et ne s'entretient jamais avec les autres malades. Lorsqu'elle leur adresse la parole, c'est pour proférer avec mépris des insultes grossières, elle se prive de certains aliments à jours fixes. Jamais à la visite elle ne s'approche du médecin, et le regarde avec dédain.

Malgré des interrogatoires répétés, il nous a été impossible de découvrir sa personnalité imaginaire.

Cette observation est très nette comme cas de dissimulation des idées mystiques qui ne sont que des idées de grandeur évidentes pour l'aliéniste.

La malade ne parle que de ses persécutions ; il nous paraît cependant certain qu'elle est déjà arrivée à la période de mégalomanie. Sa vie dans les quartiers, son attitude en face du médecin, son costume, son dédain pour les autres malades, les quelques mots que l'on peut saisir : « Si je n'avais pas

une puissance invisible qui me protège, il y a longtemps que je serais pulvérisée, tuée, emprisonnée » ou, « je ne veux pas me rabaisser en m'asseyant » en font foi.

Il faut en outre remarquer la longue durée de la dissimulation.

En 1886, en effet, un certificat signalait l'état suivant :

CERTIFICAT (13 août 1886). — *Délire chronique avec hallucinations et prédominance d'idées de persécutions. Tendances mystiques.* (D^r MARCEL BRIAND).

En 1892 (six mois après), le délire paraît ne pas progresser, quoique la malade, toujours agitée, ne cesse de se plaindre de ses persécutions, la mégalomanie ne s'est pas plus nettement affirmée.

CERTIFICAT (15 août 1892). — *Délire chronique avec hallucinations et prédominance d'idées de persécution. Elle est victime de toutes sortes d'infamies qui poursuivent sa famille. Tendances mystiques.* (D^r MARCEL BRIAND).

Dans d'autres cas, c'est la coiffure seule qui fera supposer que le malade dissimule.

Les femmes souvent modifient leur coiffure, s'efforçant ainsi de ressembler à une reine, à la Vierge, à Jeanne d'Arc, ou à la statue de la République ; une de nos malades portait un fichu en forme de bonnet phrygien et signait des écrits volumineux « République II ».

On fera, sans qu'ils s'en doutent, au moment de leur sommeil, fouiller leurs poches avec soin. Il sera alors facile d'examiner à loisir, le linge et les objets qu'ils portent sans cesse sur eux et qu'ils se refusent à montrer. Le médecin verra chez quelques malades qui ont toujours dissimulé leurs idées mégalomaniaques, des mouchoirs ou des chemises marquées d'une couronne ducal, par exemple.

Témoin la nommée L... dont voici l'observation. Jamais elle n'avait parlé de ses conceptions ambitieuses, et cependant son linge était marqué, en outre de ses initiales, d'un signe particulier ressemblant grossièrement à un coq. Cette marque « indice d'une grande famille, indique qu'elle descend de Villefranche (nom du village où elle est née) », Sans cette circonstance fortuite de la découverte des mouchoirs, nous aurions pu longtemps ignorer la mégalomanie qu'elle dissimulait avec soin.

OBSERVATION XIII

L... Marie, femme H... née à Villefranche (Pyrénées Orientales), sans profession, 54 ans.

Antécédents héréditaires. — La malade a plusieurs filles dont l'une hystérique éprouve des hallucinations de l'ouïe surtout à droite, et des hallucinations de la vue (elle voit des flammes); en outre elle présente des idées mystiques; elle veut imiter Jeanne d'Arc et délivrer la France.

Une de ses sœurs est internée depuis 15 ans à l'asile de Limoges à la suite de « chagrins d'amour ».

Mariée deux fois, elle a abandonné son second mari au bout de 3 mois.

Antécédents personnels. — Régée à 15 ans. Constitution robuste. Pas de maladies antérieures.

Depuis longtemps elle paraît bizarre, sans raison elle prenait des voitures, allait au loin, dinait au restaurant, couchait à l'hôtel sans jamais donner son adresse. C'est sans doute pour fuir des persécuteurs, qu'elle menait cette vie nomade. Constamment elle déménageait (3 fois en 14 mois). Les voisins l'insultaient, donnaient de mauvais conseils à ses filles, qu'ils voulaient faire marier. L'une d'elles a essayé de l'empoisonner par des poudres. Elle l'a entendu parler au médecin et lui dire « Tuons la ».

En 1889, tentative de suicide : elle veut se jeter dans la Seine. C'est la police qui a donné 100,000 fr. pour la faire jeter à l'eau.

Les persécutions continuent : des Alsaciens de son voisinage font courir le bruit qu'elle est amoureuse d'un jeune homme nommé Léon auquel elle n'a jamais adressé la parole.

20 mai 92. — Très excitée, elle vocifère pendant la visite « Je ne veux pas que vous me mettiez des chiffons et des feuilles dans mes robes, je ne veux pas qu'on me mette en *réduction*. » Elle paraît faire des néologismes « réduction, salade » mots qu'elle détourne de leur véritable sens.

Août 92. — Le médecin en chef va déterrer les morts de sa famille pour la maintenir ici. Refus de voir ses filles. Plaintes nombreuses au Procureur de la République ; —

Etat actuel. — L'attitude de la malade est un peu hautaine. Elle refuse de s'occuper aux soins du ménage et ne se livre qu'à de petits travaux de couture ; elle parle peu, la plupart du temps pour récriminer contre le personnel ou contre sa famille. Elle est souvent violente et emportée, méprise les autres malades ; un jour, dans un accès de colère elle a laissé échapper cette phrase importante, pour nous fixer sur ses idées délirantes « *Voulez-vous que je vous donne des pièces de 20 f. C'est pour moi comme pour vous les pièces de 2 sous* » ; elle nous raconte aujourd'hui que c'était en riant et par plaisanterie. —

Nous avons trouvé sur elle des mouchoirs et une lettre qui ne faisaient que nous confirmer dans notre première pensée. Nous avons pu, alors, l'interroger dans le sens de son délire et après quelques hésitations elle nous a avoué ce qui suit :

Son linge est marqué de ses initiales surmontées d'un signe ressemblant à un coq. Ce sont les armes de son grand père qui est d'une vieille famille du pays « Villefranche tout court », (c'est le nom du village des Pyrénées où elle est née).

Nous lui disons la connaître de réputation. Elle n'hésite plus alors à ajouter que depuis, qu'on a su qu'elle avait *une initiale*, et qu'elle descendait d'une grande famille, on lui en a voulu. « L'opéra » a tout fait pour la marier à quelqu'un *qui n'en était pas digne* et qu'elle a dû abandonner. Elle comprend maintenant tout ce qui se passait chez elle : la haine de ses filles pour leur mère, les cris et les injures des voisins. Elle a élevé ses filles « *grandement*. » Le jour de son mariage, à la mairie du premier

arrondissement, dès qu'on a eu vu ses papiers, le maire a ceint son écharpe, il s'est levé et a ajouté qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait marié une *filie de pareille famille*.

Les papiers de son grand père ont en effet disparu, brulés ou détruits, pendant la guerre d'Espagne ; quant à sa fortune, elle a été aussi enlevée : elle n'en connaissait pas le chiffre. Mais « un homme comme ça devait avoir de quoi » ajoute-t-elle avec orgueil.

Elle est seule de sa famille, à se servir de ce nom de Villefranche, qui représente « d'anciens duchés, de vieille, vieille famille » ; ses ancêtres possédaient des montagnes et probablement le village où elle est née et où elle est très considérée.

Dans les papiers qu'elle porte sur elle, se trouve sa généalogie qu'elle fait remonter très haut, le récit de ses persécutions, de son suicide. On y voit le dédain profond qu'elle a eu pour son premier mari qui « n'était pas intelligent, et qui a refusé d'être instruit par elle ».

Il est superflu d'ajouter que cette malade demande presque chaque jour sa sortie, qu'elle écrit fréquemment aux autorités pour la réclamer, et que dans aucune de ses lettres, il n'est question de ses idées ambitieuses.

Sous l'influence de l'excitation, elle devient plus dédaigneuse, méprise le personnel et ne parle que sur le ton le plus arrogant. Redevenue calme, elle dissimule, avec soin ses idées délirantes.

CERTIFICAT. — *Délire chronique avec prédominance d'idées de persécution. Menaces, excitation par intervalles. Réticences, elle s'imagine appartenir à une grande famille, refuse de recevoir la visite de ses enfants etc.* (D^r MARCEL BRIAND).

Chez d'autres on trouvera des morceaux de journaux, des feuillets de livres parlant des recherches faites pour retrouver Louis XVII, ou relatant un acte d'un personnage célèbre. Chez quelques uns des photographies ; témoin le malade suivant que nous citait M. Fabret (communication orale) — Depuis longtemps commensal habituel de l'éminent aliéniste de la Salpêtrière, il n'avait jamais parlé que des persécutions

auxquelles il était en butte. Nul ne soupçonnait qu'il se considérât comme le fils de l'Impératrice Eugénie. Et cependant depuis plusieurs années déjà il n'avait cessé de porter dans son portefeuille le portrait de celle qu'il croyait sa mère et de le montrer à la dérobée à quelques privilégiés, en ajoutant d'un air mystérieux « ma mère ». Et cependant jamais il n'avait fait à son médecin la confidence de cette pensée ambitieuse.

Ce sont encore des objets sans valeur, à la disparition desquels le malade attachera une grande importance qui mettront sur la trace du délire. Une de nos pensionnaires, n'a jamais consenti à se dessaisir d'un supplément illustré du Petit Journal où se trouvait le portrait du général F. « son mari, disait-elle, ainsi nommé parce qu'il avait été promu général dans le courant du mois de février ».

OBSERVATION XV.

B... Anne, Irma, femme B..., née à Varzy (Nièvre) 58 ans, femme d'un employé supérieur dans une administration : rentière.

Antécédents héréditaires. — Père pas nerveux ni buveur mort de vieillesse à 82 ans. Mère, caractère violent. A la fin de sa vie affaiblissement de la mémoire. — Rien de pathologique chez les grands parents. Ses deux sœurs sont bien portantes, pas nerveuses. Un enfant de la malade est mort en 1863, âgé de 5 ans, à la suite d'une chute dans un escalier.

Antécédents personnels. — Santé bonne, un peu délicate. Pas de maladie depuis son mariage. Mariée à 23 ans, elle a eu un seul enfant.

Les renseignements très complets fournis par le mari sont les suivants : D'un caractère élevé, un peu austère même, sa femme cherchait à compléter son instruction par la lecture. Elle lit et étudie les classiques, Molière, Racine, Corneille, Fenélon etc...

Dans la vie domestique elle avait beaucoup d'ordre, et aimait beaucoup son mari. Celui-ci, pour les besoins de son service, est forcé de s'absenter souvent. En 1863, la mort tragique de son enfant, en 1870-71, les événements de la guerre l'impressionnent vivement.

Pendant les absences de son mari, elle entretenait avec lui une correspondance très suivie, où elle lui rendait compte de ses impressions et de ses idées. Après la guerre, dans ses lettres se montrent la tristesse et l'inquiétude. Elle rapporte à elle-même les passages de ses lectures, où l'on parlait d'espérances déçues, de grands sentiments ruinés par les vicissitudes de la vie. Le mari, se rendant compte de l'état de sa femme, abrège ses absences, rentre le plus souvent possible chez lui. Elle n'en devient pas moins de plus en plus impressionnable. La moindre contrariété l'exaspère.

A partir de 1877. B... se plaint d'insomnies, de migraines, de sensations bizarres dans tout le corps. Le moindre bruit la fait tressaillir. On est obligé d'envelopper la sonnette d'un morceau d'étoffe ; en même temps apparaissent des bourdonnements d'oreilles de plus en plus irritants. L'inquiétude augmente, la solitude lui devient insupportable. M. B... se décide en 1881 à quitter sa place malgré les 15.000fr, qu'il y gagnait, pour pouvoir vivre avec sa femme.

Les médecins consultés conseillent des distractions et des bains. Rien n'y fait. Les 3 dernières années 1881-84 que M. B... passe avec sa femme avant son entrée à Ste Anne furent pour lui un vrai supplice. Elle délaisse son ménage, son caractère devient méfiant et soupçonneux. Elle passe des nuits entières sans dormir, ferme les portes à double tour et fait descendre son mari plusieurs fois dans la nuit pour s'assurer si les portes sont bien fermées. Elle se figure que dans la maison où elle habite, se trouve une imprimerie clandestine où l'on imprime des choses abominables, elle entend le bruit des machines qui travaillent la nuit. Des gens rôdent dans l'escalier pour dévaliser son appartement, elle se lève la nuit pour crier « au voleur. ». Des voix l'insultent et lui tiennent des propos orduriers. Elle mange peu : la viande est empoisonnée. Un jour,

à table avec son mari et son neveu, très excitée, elle se lève et crie « Va dire à ton oncle qu'il est un assassin ; C'est lui qui a tué ma petite fille en la précipitant dans l'escalier. Il était jaloux de moi. Tu peux lui dire cela de ma part ».

Elle entre à Ste Anne en octobre 1884 : les idées de persécution continuent : le médecin, la surveillante, le directeur lui en veulent.

Peu à peu les idées de grandeur se développent dans son esprit : *elle ne le manifeste pas, mais dans ses lettres on peut en apercevoir le début* « Il nous a été facile de deviner le motif qui a fait que nous avons été abreuvés d'injures depuis bien des années... » Elle dissimule ses idées ambitieuses jusqu'au jour (*six mois après environ*) où se trouvant avec son mari au parloir elle lui dit « Tu vois cet homme, c'est un sodomiste ; il se moque de moi, je n'ai qu'un mot à dire pour le faire disparaître. »

A partir de ce moment, elle parle de sa puissance : des idées de grandeur s'entremêlent aux idées de persécution : *avec le développement des idées de grandeur marche parallèlement la déchéance des facultés.*

Actuellement, elle refuse de s'occuper « le travail manuel n'est pas digne de moi » Elle se promène dans la salle, dédaignant les autres malades. Si on lui parle, elle répond par des injures ou des mots grossiers. Si elle consent à s'entretenir un moment avec nous, c'est pour nous énoncer une suite d'idées de grandeur entremêlées de récriminations contre le personnel, le médecin, les démons etc...

Elle est de race triplement royale, nièce et filleule du pape. « Dieu le Père s'est montré à moi à Ste Anne et me l'a dit. Ma mère est reine d'Angleterre, sœur de Pie IX et de Léon XIII dont je suis par conséquent la nièce. » Elle connaît tout ce qui se passe, la vie des gens qu'elle voit grâce à une puissance qu'elle nous cache « Je ne puis le dire » Elle prédit l'avenir ; son nom est inscrit dans la Bible depuis 7000 ans, etc... Autrefois très intelligente, elle dit maintenant des niaiseries et s'amuse quelquefois comme un enfant avec des bouts de dentelle.

Ses idées ont un cachet démentiel manifeste.

Cette observation est intéressante par ce fait qu'elle permet bien de voir l'évolution même de la dissimulation. En lisant en effet l'histoire pathologique de la malade, on voit que tandis qu'au début elle cachait ses idées de grandeur, nettement confirmées cependant, elle les énonce avec grande facilité aujourd'hui,

Lorsqu'on est en présence du malade, un examen attentif permettra quelquefois de distinguer des gestes bizarres, n'ayant rien de commun avec le tic, et exécutés en général par le malade dans le but d'éviter une persécution quelconque.

« Ils exécutent parfois certains actes qui sont étroitement liés à l'exercice d'un pouvoir imaginaire : l'un ouvre et ferme brusquement la bouche, croyant ainsi écraser et avaler ses ennemis : une autre par la pression de l'index sur le conduit auditif expulse de son cerveau les personnalités étrangères qui veulent s'implanter en elle (1). » La nommée B... dont nous venons de citer l'observation, présentait ainsi lorsqu'elle était irritée, des mouvements de déglutition rapides, grâce auxquels elle faisait disparaître ses ennemis. Ces mouvements volontaires indiquent déjà que la période de persécutions est passée. Le malade est encore poursuivi ; mais il a trouvé un moyen de se venger de ses persécutions. L'idée de grandeur, de puissance est née dans son esprit. Elle ne s'est encore manifestée à l'extérieur que d'une façon peu compréhensible.

Ce n'est que rarement que l'on peut espérer dans un premier interrogatoire de s'assurer de la dissimulation du malade : il faudra le plus souvent un examen continu, ou disons-même une véritable surveillance. Un personnel attentif et intelligent rendra dans ces circonstances de grands services au médecin.

(1) MAGNAN et SÉRIEUX. *Délire chronique*. p. 98

Il fera connaître l'isolement voulu du malade, son dédain pour ses compagnons d'infortune, le refus ou le peu de désir de s'occuper, ses récriminations fréquentes contre une nourriture indigne, ses plaintes du peu de respect qu'on lui témoigne etc... Nous saurons aussi ses habitudes, telle malade ne veut pas s'asseoir indifféremment sur toutes les chaises; elle en a marqué une qu'elle reconnaît et qu'elle va chercher entre toutes les autres, chaque fois qu'elle en a besoin. Lorsqu'on la touche, elle se retourne brusquement et regarde d'un air dédaigneux la personne qui a osé commettre un pareil méfait. Elle demande qu'on lui parle à la troisième personne; elle ne répond pas toujours à l'appel de son nom, ou fait remarquer à une de ses compagnes que ce nom n'est pas le sien et qu'elle n'y répond que par condescendance.

Dans les lettres qu'elle écrit, elle a une fois à la suite de ses prénoms ajouté « dite madame telle ». En parlant de ses parents elle dit d'un air de mépris « celui qu'on appelle mon père ».

Il est aussi d'une grande importance de s'enquérir avec soin des habitudes des malades alors qu'ils vivaient en liberté. N'a-t-on pas remarqué qu'à jours ou heures fixes, ils allaient à tel ou tel endroit? Un maître éminent nous citait l'histoire d'une de ses pensionnaires qui de temps en temps lui demandait d'assister à la messe. « Je me sens aujourd'hui prise de dévotion, docteur, ajoutait-elle ». C'était une persécutée de vieille date et nul chez elle ne soupçonnait l'apparition des idées de grandeur. Cependant en rapprochant entre elles les dates auxquelles elle demandait cette permission, on put s'assurer qu'elles coïncidaient avec l'anniversaire des membres décédés de la famille des Bourbon à laquelle elle croyait appartenir.

Lorsque, grâce aux faits que nous venons d'énumérer, le

médecin aura acquis la certitude que le malade lui dissimule son délire, qu'en un mot il est devenu réticent, sa tâche ne sera point achevée. Il faudra encore lui faire avouer ses idées ambitieuses. Quel nouveau nom, quelle nouvelle situation, quels titres son malade s'est-il attribué ?

Bien souvent son costume, alors qu'il ne se savait pas observé, pourra mettre sur la voie du diagnostic. Le bonnet phrygien que s'était composée avec son fichu l'une de nos aliénées indiquait suffisamment sa personnalité. Des morceaux de journaux, des lettres ou des écrits, trouvés sur les malades suffissent souvent pour dépister leur délire. Bien des fois, des aliénés ont signé d'un nom célèbre une longue lettre, ou une proclamation dans laquelle ne s'était manifestée jusque là aucune idée ambitieuse.

D'autres fois au contraire rien dans le costume, la coiffure, les paroles ou les actes du malade, ne fait supposer quelle est sa nouvelle personnalité. Quelques réticences, son air digne, son refus de s'occuper, le tout observé dans le cours d'un délire de persécution systématisé, permettent de croire qu'il est dissimulé.

Comment lui faire avouer son secret ? Nous avons essayé de montrer dans le cours de cette étude que c'est par méfiance que le persécuté devenu mégalomane cache ses idées. Que le médecin, par l'affabilité de ses rapports avec lui, essaye d'acquiescer sa confiance, qu'il s'informe souvent de l'état de sa santé, qu'il s'inquiète de ses besoins, qu'il lui témoigne même de la déférence ; afin d'entrer dans son délire, qu'il ait l'air de croire à la réalité de ses persécutions passées, qu'il lui promette de le venger de ses ennemis, et le malade habitué à la moquerie, ou tout au moins au scepticisme de ceux qui l'entourent, entrera dans la voie des confidences.

Mais, si malgré tout il continue à se tenir sur la défensive

il faut user de subterfuges ; tantôt avoir l'air d'être au courant de sa nouvelle situation. « Je sais tout : il est inutile que vous me le cachiez » tantôt « mais ce n'est pas sous votre véritable nom que l'on vous connaît ici ; on me l'a dit » à l'air satisfait du malade, on verra bien qu'on est dans la bonne voie.

C'est donc par tâtonnement et sur de faibles indices que l'on dirigera l'interrogatoire.

Enfin si le médecin n'est pas arrivé au résultat désiré, qu'il n'abandonne pas pour cela sa tâche. Autour du délirant chronique, il trouvera dans le personnel, dans les autres malades même, quelqu'un qui pourra, grâce à la sympathie inspirée, réussir là où il a échoué. Dans quelques cas, en contrecarrant les idées du malade, en ayant l'air de sourire à l'énoncé de ses prétendus titres, sous l'influence de la colère, il pourra obtenir de précieux aveux. Il n'est pas rare en effet que la colère, aussi bien que l'excitation maniaque, n'amène le malade à dire ce que depuis longtemps il dissimule. La nommée B... (obs. IX), qui rit aujourd'hui lorsqu'on l'appelle la fille du Comte de V..., présente fréquemment des accès d'excitation et chaque fois, elle se proclame riche, de noble famille etc.. et s'affuble de titres nombreux, qu'elle semble, à un esprit non prévenu ou à un examen trop superficiel, abandonner lorsqu'elle redevient tranquille.

Nous venons d'énumérer les différents moyens dont dispose l'aliéniste pour déjouer la dissimulation du délirant ambitieux, nous sommes loin de les avoir tous indiqués. Il nous est impossible en effet de donner des règles immuables. Là plus que partout ailleurs, c'est de circonstances bien diverses et bien différentes, que l'on ne peut successivement envisager que dépend la réussite de tel ou tel de ces moyens.

Le point important d'ailleurs est moins de savoir qu'elle personnalité nouvelle s'est incarnée dans son malade, que de reconnaître qu'il dissimule; c'est ce point essentiel de diagnostic que nous nous sommes efforcés de mettre en lumière dans la première partie de ce chapitre, car il porte avec lui tout le pronostic de l'affection mentale.

CHAPITRE V

Pronostic

Rapport de la dissimulation et de la vigueur intellectuelle du malade.

Il nous paraît superflu de nous étendre sur la gravité du pronostic du délire chronique. M. Magnan a bien montré la marche chronique, et l'évolution fatale de cette affection vers la démence. N'est-il pas plus intéressant de voir si la dissimulation est en rapport avec la vigueur intellectuelle du malade ?

M. Marandon de Montyel (1) admet que « la dissimulation ne prouve pas la vigueur de l'esprit, car la ruse est tout à fait indépendante du degré de développement intellectuel » : nous confessons, que l'examen de nos délirants chroniques nous a donné une opinion contraire à celle de ce maître. Certes « la période des grandeurs, marque déjà un certain degré d'affaiblissement de la résistance cérébrale » (2) mais, c'est au début de la période de mégalomanie, que nous avons noté

(1) MARANDON DE MONTYEL. *Annales Médico-Psychologiques*. 1886, p. 211.

(2) MAGNAN ET SÉRIEUX. *Délire chronique*, p. 105.

le plus souvent la dissimulation du délire ; peu à peu à mesure que les idées ambitieuses s'accusent, l'intelligence paraît faiblir, le malade étale alors son délire, la dissimulation devient de plus en plus rare ; enfin dans la période terminale, il est tout à fait exceptionnel de constater la dissimulation chez le délirant chronique devenu dément. Au début, son intelligence encore vive, frappée des contradictions énormes qui existent entre sa position réelle et celle qu'il se figure occuper, ne lui permet que rarement d'énoncer ses idées délirantes. Mais peu à peu, avec l'affaiblissement de la résistance cérébrale, ne se préoccupant plus des preuves qu'il devrait fournir, ne craignant plus les moqueries qu'il va susciter, il dit à tout venant sa fortune, son pouvoir, sa haute puissance.

Les deux observations qui suivent, sont, croyons-nous, assez probantes à ce point de vue :

OBSERVATION XV

B... Adèle, Vve H... née à Bouvellement (Ardennes) rentière, 52 ans.

Persécutée et hallucinée de l'ouïe depuis longtemps, elle nous raconte à son arrivée tous ses malheurs (avril 92). Des jeunes gens venaient chez elle pour faire des bacchanales. Ils voulaient la violer : parmi eux se trouvait le fils de son laitier. Pour se débarrasser de ses ennemis, elle a essayé de mettre le feu. « Une femme, que l'on veut violer, a le droit de mettre le feu. » Sa maison était prête à fondre. Il pleuvait sur son lit et plusieurs fois on a tenté de la brûler. On fait le « timbre » dans une église.

A son attitude, à l'air satisfait avec lequel elle parle de ses persécuteurs, à son refus de s'occuper, il est aisé de se douter que la malade dissimule une partie de son délire. Elle n'énonce cependant aucune idée ambitieuse ; mais l'intelligence baisse rapidement, et en décembre 92 elle ne fait aucune difficulté pour nous raconter que le « bon Dieu lui parle », qu'elle est présidente de la République. « Léon Gambetta est le Président

de Paris, elle est présidente de Charleville ». Sa mort indiquera la fin du monde ; car elle a fait une alliance avec Dieu qui souvent lui a dit « Je la rendrai aux hommes quand ils me la demanderont. Si tu es fatiguée de trop travailler, j'agrandirais la nuit pour te reposer. »

Elle entend en outre les oracles du Seigneur, et prédit l'avenir. Son nom est changé, Dieu lui ayant dit un jour « Lève-toi, tu t'appelles Ève ».

Cette malade est en outre atteinte de surdité, qu'elle explique de la manière suivante. Le Seigneur ne veut pas qu'elle entende ce que les hommes disent. « D'ailleurs elle entend sans oreilles et voit sans regarder ».

Elle parle fort peu, ne s'occupe pas, ne s'entretient que rarement avec les autres malades, auxquelles elle n'a jamais énoncé ses idées ambitieuses.

Cette observation présente ce fait intéressant à signaler. A son entrée la malade, douée encore d'une certaine vigueur intellectuelle, dissimule ses idées de grandeur. Peu à peu l'intelligence faiblit ; la mégalomanie se découvre alors avec netteté.

CERTIFICAT 26 novembre 1892. — *Détire chronique avec prédominance d'idées ambitieuses. Elle est sur le trône de la République.* (D^r MARCEL BRIAUD).

OBSERVATION XVII

D..., Ambrosine, femme M..., 44, ans née à Mouy (Oise), chapeillère.

Antécédents héréditaires. — Père mort à 76 ans pneumonie. Mère nerveuse. Un de ses cousins germains est interné depuis longtemps dans un asile d'aliénés.

Antécédents personnels. — Rien à signaler ; réglée à 16 ans, mariée à 17 ans, 3 enfants.

Cette femme, très loquace, parle habituellement de ses persécuteurs. Elle interrompt souvent son discours pour nous entre-

tenir de sa fortune et de ses relations ; actuellement, elle se laisse assez facilement interroger ; mais à une période de son affection, dont on a pu facilement suivre l'évolution, puisqu'elle est internée depuis 9 ans, elle était réticente, comme le constatent les certificats de cette époque. A mesure que son intelligence a faibli, elle a étalé ses idées ambitieuses, et aujourd'hui il est aisé de voir que nous ne sommes pas loin de la dissociation des idées délirantes, en un mot, de la démence.

Ses voisins ont commencé à l'importuner il y a 13 ans environ ; ils l'insultaient dans la rue, lui disaient des sottises dans la maison ; elle oblige son mari à déménager tous les 6 ou 8 mois. Elle accuse un de ses voisins marchand de vins, de mettre de la mort aux rats dans son vin pour l'empoisonner. Chapelière rue du faubourg Montmartre, elle prend à la mort de son mari un gérant qu'elle accuse de la voler, de l'avoir coupée en deux puis recollée avec du sang de rats, de tuer les clients. Elle tire sur lui un coup de revolver. Arrêtée et internée.

Mars 1885. — Elle croit reconnaître le garçon d'amphithéâtre qui l'avait ressuscitée un jour sur la table des morts. Elle l'en remercie vivement.

Mai 1886. — Très turbulente elle frappe les autres malades ; elle se plaint sans cesse qu'on ne lui rende pas les égards qui lui sont dus.

Janvier 1887. — Très excitée : « Ça ne peut pas durer comme ça. » La maison lui appartient. Les meubles sont mal vernis, la disposition des salles défectueuse. Elle remercie deux filles de service qui ne lui plaisent pas, donne des ordres d'un ton impératif. Elle ne comprend pas qu'on « abolisse » une patronne. « Tous les jours on lui rapetisse le nez, on lui remonte la matrice qu'elle avait très bien placée. On veut la tuer. Une malade lui a coupé quatre centimètres de peau au cou ».

Elle a dès cette époque des idées de richesse, mais elle ne les énonce que rarement, *Réticente*.

1889. — Elle parle avec volubilité. Tissu ininterrompu d'idées de persécutions et de grandeur. Ces dernières semblent prendre le dessus. Elle a été mariée 9 fois. Il suffit, avec les associations de journalistes, qu'une femme plaise au premier passant venu,

pour qu'il aille la réclamer comme femme à la préfecture. Le journaliste de la rue de Richelieu vous visent de loin avec leurs appareils secrets; lorsqu'on est à la fenêtre, ils devinent votre pensée et vous donnent des vertiges.

A huit ans elle a trouvé les Chemins de fer. A cette époque elle était dans la métallurgie, puis après dans la pharmacie; à seize ans elle a trouvé le gaz. Depuis 10 ans elle possède des millions; avant elle travaillait aux chapeaux, mais aujourd'hui elle passe l'inscription des chemins de fer et commandite son mari pour son commerce avec le bénéfice. Les députés lui ont enlevé les chemins de fer et lui ont donné en indemnité un billet de banque de quarante neuf millions. Elle a hérité des d'Orléans de la même somme et du père Monard de six cents millions. En tout sa fortune s'élève à trois trillions. Outre la fortune acquise par elle, elle était riche par sa famille. Son premier père est roi de Sibérie, le deuxième le vrai est Monsieur Masson, roi de Serbie. Sa première mère est la reine d'Angleterre; sa deuxième, celle qui dit l'avoir mise au monde, est Valentine Defeu; elle est née au Pavillon de Flore. On a donné sa beauté à Mademoiselle Touren, la briquetière de Balagny. On a voulu l'empoisonner et l'on a accusé de ce crime Mademoiselle du Temple, sa belle fille. C'est une erreur. La coupable est une vieille indienne, qui va aux épluchures de l'Asile. Les médecins ont été obligés de l'ouvrir en deux pour lui retirer ce qu'elle avait dans l'estomac. Au moment de la grande insurrection du Faubourg Montmartre (1883) suscitée contre les infirmes et les enfants, que l'on tuait par milliers, elle venait d'accoucher, elle fut considérée comme infirme et envoyée à la Préfecture. On avait tué son mari pour lui voler un million. Avant d'être arrêtée, elle allait souvent à la Pharmacie générale où le ciel envoyait les morts « là on les passe à l'eau première dans une baignoire; ceux qui le méritent ressuscitent, ceux qui ne le méritent pas deviennent du cuir bouilli, qui expédié dans les usines, sert à la fabrication des plateaux et des ronds de serviette. » Elle dépense actuellement à l'Asile 180,000 fr. par an. Elle est exploitée par les surveillantes et les infirmières qui sachant sa fortune, la

gardent. On lui a volé récemment un billet de vingt mille francs, c'est son argent qui « trinque ».

Elle souffre encore; le médecin est venu un jour derrière elle et lui a enlevé trois côtes. — Elle se plaint du froid, des insultes et des coups des malades. Elle attend que les fluides du ciel lui donnent sa sortie.

Réclamations continuelles.

Août 1892. — Attitude fière, arrogante, elle demande à ce qu'on écrive son nom en gothique. « Vous êtes des laquais galonnés. »

Elle est la propriétaire de l'asile, et souvent donne des ordres à l'architecte pour en modifier les places.

Elle n'émet plus cette idée délirante, la nie même avec un sourire de mépris. Elle déchire le papier sur lequel nous prenons des notes. « Je ne veux pas qu'on écrive, ce n'est pas convenable; ça tombe entre les mains de ceux qui n'en sont pas dignes.

Sept. 92. — Elle parle peu de ses persécuteurs, qu'elle dédaigne; je suis au dessus de ça, grâce au brevet supérieur. Elle possède le Musée du Louvre, connaît des pierres « qui font vivre, » et des pierres « qui font mourir »; elle est maîtresse de Paris « une Henri IV, » elle ne doit jamais mourir.

Nov. 92. — On lui a ouvert l'estomac, il y a 3 jours, en lui enlevant « un renforcé » pendant la nuit. Elle demande à ne plus être travaillée, son père est Empereur de Russie. Elle est la régie et paye un billet de banque par mois d'internement, en tout 600, 000 fr par an. L'asile de Vacluse, qui lui appartient sert de chemins de Fer. Elle se croit toujours chapelière, les propriétés devenant difficiles à louer, elle est forcée de travailler, elle possède aussi l'Île d'Elbe; à côté de son château, Napoléon 1^{er} avait une maison.

Déjà enterrée 3 fois elle ne sait si après 10 enterrements successifs, on pourra se débarrasser d'elle, car le ciel veille sur elle et la protège.

Refuse de s'occuper « je ne suis pas domestique. »

CERTIFICAT. Délire de persécutions. — Hallucinations, prétend qu'on veut la tuer et l'empoisonner (D^r MARCEL BRIAND)

Nous voyons bien ici après une période d'incubation dont on ne peut préciser la durée, la malade désigne ses persécuteurs essaye d'en tuer un. puis peu à peu les idées ambitieuses se manifestent, pendant le début de son internement, elle les cache, s'étonne qu'on n'ait pas d'égards pour elle, mais ne dit pas encore qui elle est. Enfin sous l'influence de l'affaiblissement intellectuel qui s'accroît chaque jour, les idées ambitieuses prennent le dessus, la malade ne cherche plus à dissimuler : elle énonce avec prolixité des idées de grandeur, dont l'incohérence montre que nous avançons vers la démence.

Il est enfin un point dont nous avons déjà dit quelques mots dans l'étude des causes de la dissimulation et sur lequel nous devons à nouveau insister. C'est l'importance médico-légale du diagnostic des idées de grandeur rendu délicat par leur dissimulation. Là encore souvent se posent les questions d'internement, d'irresponsabilité, de mise en liberté du malade. Les exemples malheureusement trop nombreux montrent bien que des aliénistes distingués ont pu dans ces cas difficiles commettre des erreurs de diagnostic et considérer comme guéris des malades encore délirants : ceux-ci rompus par de nombreux interrogatoires dissimulaient leur délire durant de longs mois. Les actes graves commis après leur sortie de l'asile par de tels malades, alors qu'on le croyait guéris, sont nombreux et il suffit de faire appel à son souvenir pour en trouver des exemples.

Voici deux cas empruntés à M. Marandon de Montyel et qui montrent dans des conditions relativement bénignes les conséquences de la dissimulation.

OBSERVATION XVII (1)

Le 20 avril 1883, le Parquet me chargeait d'examiner l'état mental d'une femme de 46 ans, accusée de faux et d'usage de pièces fausses.

Voici le résumé des faits. En 1877, Claude Ch... mourait, et quoique le défunt, à la connaissance de tous, sût à peine signer son nom, sa veuve présentait un testament olographe, l'instituant héritière de la fortune de son mari, estimée une quarantaine de mille francs. En janvier 1883, la veuve Ch... se trouvait dans de graves embarras d'argent. Elle sollicita en vain d'un M. de V..., riche propriétaire, un emprunt de 4.000 francs ; trois semaines après, elle lui réclamait une somme de 50.000 francs, prêtés sur billets par feu Ch..., affirmait-elle. Depuis lors, elle ne cessa de parler de cette dette ; elle s'adressa même à divers hommes d'affaires, sollicitant des avances sur des billets signés de M. de V..., et enfin, en 1883, elle donna procuration à un sieur O..., qui réclama le remboursement de la somme avec menaces de poursuites judiciaires en cas de non paiement. M. de V... déposa une plainte ; la veuve Ch... fut arrêtée.

Le parquet s'étonna que les prétentions de l'accusée fussent de 56.000 francs, alors qu'elle possédait trois billets de cette somme, deux sur papier libre, un sur papier timbré. En outre, d'après la déposition d'un notaire, au commencement de 1884, la veuve Ch... lui ayant montré un premier billet sur papier libre, il en trouva l'écriture et la signature peu ressemblante à celle de M. de V..., et le dit à sa cliente. A quelques jours de là, celle-ci apporta un second billet, mais toujours sur papier libre ; le notaire parla de papier timbré, et la veuve Ch..., peu après, lui fit voir un troisième billet sur papier timbré : telle était l'origine des pièces fausses mises en circulation par la prévenue.

Le parquet, en présence de telles bizarreries, n'hésita pas à ordonner immédiatement une expertise médico-légale, et choisit

(1) MARANDON DE MONTYEL cité par P. LAROUSSINE. Thèse de Paris 1893. *De la dissimulation chez les aliénés.*

trois médecins doués d'une certaine expérience des affaires judiciaires. L'expertise se poursuivit parallèlement à l'instruction, qui dura cinq mois. *Durant ce laps de temps considérable, l'accusée dissimula complètement, tant aux magistrats qu'aux médecins, un délire systématisé à la troisième période* ; pourtant, elle eut à subir de très longs et très nombreux interrogatoires par le juge d'instruction, et les visites des experts furent encore plus longues et plus nombreuses. Sa dissimulation fut si habile que les trois experts ne découvrirent aucune lésion intellectuelle. et conclurent à la responsabilité entière. Le magistrat instructeur, homme expérimenté et consciencieux, trouvait les crimes de faux de la Ch... peu ressemblants à ceux contre lesquels il avait eu à instruire jusque là. Malgré la conclusion très ferme des trois experts du parquet, il eut des doutes ; il tourna et retourna la prévenue dans tous les sens sans obtenir d'elle la moindre parole, le moindre geste confirmatif de ses soupçons ; alors, pour calmer sa conscience, il décida une contre-expertise ; la veuve Ch... me fut confiée.

A la lecture du dossier, j'eus comme l'honorable juge d'instruction, des doutes sur la santé d'esprit de l'accusée ; mais une première conversation avec elle me démontra que si cette femme était aliénée, elle ne pouvait être atteinte que d'un délire systématisé, dissimulé avec soin, car sa mémoire était nette, sa logique irréprochable, son maintien très naturel. Dès son arrivée, elle se mit au travail de la couture, aidant les sœurs et les infirmières dans les travaux de ménage et les soins à donner aux malades. Et il en fut ainsi pendant trois mois environ. Tout échoua pour surprendre le secret de la prévenue. Depuis l'arrestation, la dissimulation, si elle existait, datait de près d'un an ; la seule chose constatée chez elle fut une grande crainte d'être jugée aliénée, crainte qui semblait naturelle, étant donné le milieu où elle se trouvait, mais qui tout d'abord paraissait contraire à ses intérêts moraux et même matériels, vu l'accusation portée contre elle.

Les assises approchaient, et je n'étais pas plus avancé que le premier jour. Je me disposais à avouer franchement mon échec. et à demander un nouveau sursis de trois mois, bien que je

n'eusse pas grand espoir d'en savoir plus long à son expiration, quand Madame Ch..., dans un tête-à-tête, sollicitée à mon grand étonnement, se confia à moi, sans m'expliquer toutefois la cause de son revirement. Un vaste complot était ourdi contre elle, le but poursuivi actuellement par ses ennemis était sa séquestration à perpétuité dans un Asile. A leur tête se trouvait la famille de son mari. Les premières attaques dataient de 1868 ; et elle m'exposa tous les symptômes classiques d'un délire de persécutions avec idées d'empoisonnement. Elle ne voulut ni m'en dire plus long ni m'expliquer sa confiance soudaine, après un an de dissimulation, encore moins s'expliquer sur les mobiles de ses persécuteurs.

Et il me fallut un nouveau mois d'efforts, de prévenances et de soins, pour amener de nouvelles confidences. Cette fois, je sus que, croyant reconnaître en moi un ami d'enfance, elle en avait été confirmée par des voix qui lui avaient conseillé la confiance ; je sus aussi que le grand mobile de ses ennemis était la jalousie. On l'avait jalouée de tout temps, mais surtout depuis la mort de son mari, car peu après elle avait reçu du ciel un don, don précieux, celui de faire des découvertes et de prévoir l'avenir par des visions et surtout par des auditions nocturnes. Le diagnostic était dès lors posé. La veuve Ch... était atteinte de délire systématisé à la troisième période. Sur mes conclusions, une ordonnance de non-lieu fut rendue, et la malade transférée dans l'asile de son département.

Ainsi, cette accusée, dans la crainte d'être jugée aliénée, a dissimulé complètement pendant un an un délire très avancé, des hallucinations de l'ouïe, de la vue, du goût, de l'odorat, de la sensibilité générale, des conceptions délirantes de persécutions, d'empoisonnement, de grandeur. Surveillée dans un asile par des médecins aliénistes et un personnel habitué à vivre avec des aliénés, elle ne s'est pas livrée, pas même dans ses actes, pas même dans ses attitudes. Elle a égaré trois experts durant une longue expertise. Un hasard seul l'a soustraite à une condamnation : ma ressemblance avec un ami d'enfance, car il est certain qu'avec les conclusions des trois premiers experts, le jury eût condamné infailliblement. Mes idées sur la possibilité

d'une dissimulation n'auraient abouti en pareille occurrence qu'à me discréditer en me montrant comme un aliéniste qui voit des fous partout et quand même.

Et puis y a-t-il beaucoup de juges d'instruction aussi scrupuleux que l'honorable magistrat chargé de l'affaire Ch... ? Combien parmi eux hésitent à renvoyer un accusé en cour d'assises, quand trois médecins certifient sa complète responsabilité ? Ainsi, le hasard seul je le répète, a empêché la condamnation de cette aliénée.... Je ne m'attribue donc en rien la confiance qu'elle m'a témoignée ; or on ne doit pas compter sur le hasard et je dis que le cas de cette infortunée est bien propre à montrer toutes les conséquences déplorables que peut entraîner la dissimulation de leur délire pour les accusés.

OBSERVATION XIX (1).

Une dame âgée d'une quarantaine d'années, s'évade d'un asile des Bouches-du-Rhône, où elle était isolée depuis trois mois sur la demande de son mari. Elle se rend à la préfecture et dépose une plainte en séquestration arbitraire. *Rien dans son langage et dans sa tenue ne trahit sa folie.* L'autorité s'émeut et je reçois la mission de me prononcer sur l'état mental de la plaignante. Je rédigeai le rapport suivant.

« Mme P..., épouse de B..., dans le but de recouvrer la liberté, dissimule avec une certaine habileté ses hallucinations et ses conceptions délirantes. Elle pourra surprendre facilement la bonne foi de tout individu non habitué aux ruses des aliénés et peut-être même celle d'un spécialiste non prévenu ; j'avoue pour ma part, être resté, pendant près d'une heure de conversation avec cette dame, dans le doute le plus absolu sur son véritable état mental. Il importait tout d'abord de mettre en garde l'autorité administrative contre cette détermination prise par la malade de dissimuler sa folie pour obtenir sa liberté. C'est là

(1) MARANDON DE MONTVEL. *Ann. médico-psychologiques*. Sept 1886, p. 208.

d'ailleurs, un phénomène relativement fréquent dans les asiles et qui peut se retrouver dans tous les délires partiels.

« Mme P..., dès qu'on l'interroge sur les causes de sa séquestration, n'hésite pas à accuser son mari et articule contre lui des griefs d'une extrême gravité; mais tous ceux qu'elle m'a énumérés étaient possible; rien dans ses accusations ne dénotait un trouble psychique.

A l'entendre, M. B... aurait des habitudes d'ivrognerie; sous l'influence d'accès alcooliques, son caractère se serait aigri, ses sentiments pervertis, et depuis six ans son ménage serait devenu un enfer. Injures, coups et blessures, adultère sous le toit conjugal, il se serait rendu coupable de tous les méfaits conjugaux; mais, je le répète, malgré ce portrait des plus noirs, toutes ses plaintes étaient raisonnablement articulées, et elles ne justifiaient nullement le diagnostic d'aliénation mentale.

Je ne me laissais pourtant pas décourager; un de mes collègues considérait Mme P... comme une aliénée, puisqu'il la gardait dans son service, et son opinion, avait trop d'autorité à mes yeux pour ne pas me méfier de la malade. J'insistais longtemps encore, et après plus d'une heure, je crus remarquer que mon interlocutrice semblait touchée du temps que je lui consacrais. Je redoublais d'égards et de prévenances, et mes efforts furent couronnés d'un plein succès. Cette malade se décida alors à me confier ce que, disait-elle, elle n'avait raconté à personne depuis son arrivée en France, *de crainte d'être considérée comme folle* et maintenu dans une maison de santé, c'est-à-dire des conceptions délirantes de persécutions *et de grandeurs* parfaitement systématisées. Un complot est ourdi contre elle par son mari, ses maîtresses, plusieurs officiers supérieurs et son confesseur, qui, entre autres scélératesses, a raconté toutes ses confessions. Mais *Dieu lui a fait une grâce particulière pour triompher des méchants, la grâce de la pénétration de la pensée*. C'est une voix qui part de la région du cœur et qui lui murmure à l'esprit tout ce que pensent les autres; de même le Seigneur, pour faire éclater partout la grandeur et la pureté de ses sentiments, permet à tous de lire ce qui se passe dans son âme. Dieu lui a en outre confié des secrets importants, qu'elle ne

peut me dévoiler, car, dit-elle, si ma confiance en vous va jusqu'à vous confier mes affaires, je ne puis trahir pour vous les serments que j'ai faits de garder le silence sur certaines communications. Mme P... affirme que le Tout-Puissant pour la confirmer dans sa foi à vaincre l'incrédulité de son entourage, a fait voir à elle et à tout le quartier, les choses les plus extraordinaires et les plus terribles.

« Cette malade prétend que depuis son départ de l'Algérie, elle n'entend plus rien, ce qui d'abord lui avait été prédit plusieurs semaines auparavant. Je doute qu'elle ne soit plus hallucinée. Elle est tellement portée à dissimuler qu'on ne peut accorder aucun crédit à ses négations. D'ailleurs en admettant même que ses perversions sensorielles subissent en ce moment un temps d'arrêt, M^{me} P. est toujours dominée par les mêmes idées morbides, bien plus, je crois que son intelligence commence à s'affaiblir. Il y a chez elle une grande tendance à se perdre dans les dégressions, la mémoire ne paraît pas toujours très fidèle et le raisonnement manque de solidité. La dissimulation de la malade ne prouve pas la vigueur de son esprit, car la ruse est tout-à-fait indépendante du degré de développement intellectuel.

« De tout ce qui précède je me crois en droit de conclure :

« 1^o Que M^{me} P..., épouse B..., est atteinte de lypémanie ambitieuse avec commencement d'affaiblissement intellectuel ;

« 2^o Que la malade dans le but de recouvrer la liberté dissimule avec soin son délire ;

3^o Que la forme de la folie dont elle est atteinte, d'ordinaire incurable et très dangereuse, nécessite l'isolement dans un asile d'aliénés. »

Conformément à mes conclusions, M^{me} B... fut reconduite à l'asile d'où elle s'était évadée. Quelques semaines après, j'eus l'occasion de voir le médecin de l'établissement et il m'apprit que la dissimulation de la malade datait de son entrée ; *Jamais, ni dans ses paroles, ni dans ses écrits, mon collègue n'avait pu saisir le secret de son délire.* Les idées de grandeurs, les hallucinations de l'ouïe et de la vue, la systématisation des conceptions délirantes lui furent révélées par mon rap-

port. Les accusations contre son mari étaient la seule chose dont cette dame fit étalage. Muni de renseignements qui m'avaient fait complètement défaut, sachant que la conduite de M. B... n'avait jamais pu donner lieu à aucune plainte, que M^{me} B..., au contraire, par suite d'idées de persécutions, s'était livrée à plusieurs reprises à des actes de violence et même à des attentats contre diverses personnes, mon confrère, avec raison, avait pris surtout pour base de son diagnostic, les antécédents de la malade et avait conclu à l'existence de la folie malgré la dissimulation.

Si je n'avais pas été assez heureux pour obtenir, après maints efforts, de M^{me} B... les confidences qui m'ont permis de mettre à nu son état mental, je n'aurais certainement pas conclu à l'absence de la folie chez elle. J'aurais demandé avant de me prononcer, le temps d'observer la plaignante et surtout communication de son dossier, mais ces retards n'auraient-ils pas jeté du doute dans l'esprit de l'autorité et n'auraient-ils pas ébranlé la valeur de mes conclusions ?

CONCLUSIONS

1° Fréquemment dans le cours du délire chronique, les malades, arrivés à la période de mégalomanie, dissimulent leurs idées ambitieuses ou ne les énoncent qu'avec force réticences.

2° La dissimulation des idées de grandeur suit une marche parallèle à l'évolution de la maladie, c'est-à-dire qu'elle sera complète et fréquente au début de la période de mégalomanie, alors que le malade a conservé toute sa vigueur intellectuelle, raisonne et pense. Au fur et à mesure qu'il avancera vers la dissociation des idées délirantes et vers la démence cette dissimulation disparaîtra et les idées ambitieuses les plus fantasques et les plus bizarres seront émises avec la même facilité que dans les maladies mentales caractérisées par la débilité ou l'affaiblissement de l'intelligence (imbécilité, paralysie générale).

3° Les motifs qui poussent le malade à dissimuler nous ont semblé être de nature diverse.

C'est d'abord le doute, (il n'est pas certain de sa nouvelle personnalité), la méfiance qui forme le fond de son caractère, la crainte de se voir accueilli par le sourire de l'ironie ou de l'incrédulité, l'impossibilité où il se trouve de ne pouvoir fournir que des preuves insuffisantes pour amener la conviction dans l'esprit de ses interlocuteurs, enfin d'autres fois la persuasion que tout le monde connaît ses nouvelles dignités dont il est inutile de faire étalage.

Nous croyons que ces divers motifs de réticences marquent les étapes successives du délire, qu'ils indiquent les différents degrés d'affaiblissement d'une intelligence qui peu à peu s'amointrit et que la dernière cause de dissimulation sera pour le médecin un indice que son malade est sur le point d'entrer dans la période de dissolution ou de démence.

4° Découvrir cette dissimulation n'est pas toujours possible.

Le plus souvent on parviendra au diagnostic par les moyens suivants : on recherchera avec soin les antécédents et l'histoire pathologique du malade (délire de persécution systématisé de longue date, hallucinations de l'ouïe) ; on étudiera son genre de vie au milieu des autres malades, ses relations avec eux, son attitude devant le médecin, son costume, les modifications de l'uniforme, (ressemblance lointaine avec celui des personnages célèbres), ses lettres, ses écrits, en un mot son habitus extérieur.

L'interrogatoire sera alors fait dans le sens du délire, dirigé d'une manière adroite, évitant avec soin de manifester quelques doutes à l'énoncé des idées du malade. (Politesse, déférences envers une personne que l'on sait avoir droit à la considération et au respect de ses semblables). On n'oubliera pas surtout que tomber juste d'emblée amènera le malade à des confidences plus faciles.

5° Le développement des considérations précédentes trouve sa raison d'être, autant dans la difficulté du diagnostic que dans les applications médico-légales que comporte la question. En effet le délire de bien des aliénés peut passer inaperçu, et nul ne se douterait que chez ces malades, en apparence sains d'esprit, se cachent les conceptions délirantes les plus systématisées parmi les idées de grandeur.

En résolvant l'importante question du diagnostic, l'aliéniste se mettra à l'abri des méprises regrettables qui entraîneraient comme conséquence de la mise en liberté du malade, des crimes contre les personnes ou, dans un autre ordre d'idées, sa condamnation à la suite d'un examen médico-légal trop superficiel.

Vu le Président :

BOUCHARD.

Vu le Doyen :

BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS. — Exposition du sujet.....	3
CHAPITRE I. — Historique.....	8
CHAPITRE II. — Etiologie. — Comment naissent les idées de grandeur ? Pourquoi le malade les dissimule-t-il ?.....	16
CHAPITRE III. — Symptômes. — Manifestations des idées de grandeur . Signes de la dissimulation.....	51
CHAPITRE IV. — Diagnostic. — Comment reconnaît-on que le malade dissimule ? Moyens de découvrir ses idées ambitieuses ?	64
CHAPITRE V. — Pronostic. — Rapports de la dissimulation et de la vigueur intellectuelle du malade.....	80
CONCLUSIONS.....	95
